

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 761.—SAMEDI, 3 DECEMBRE 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme

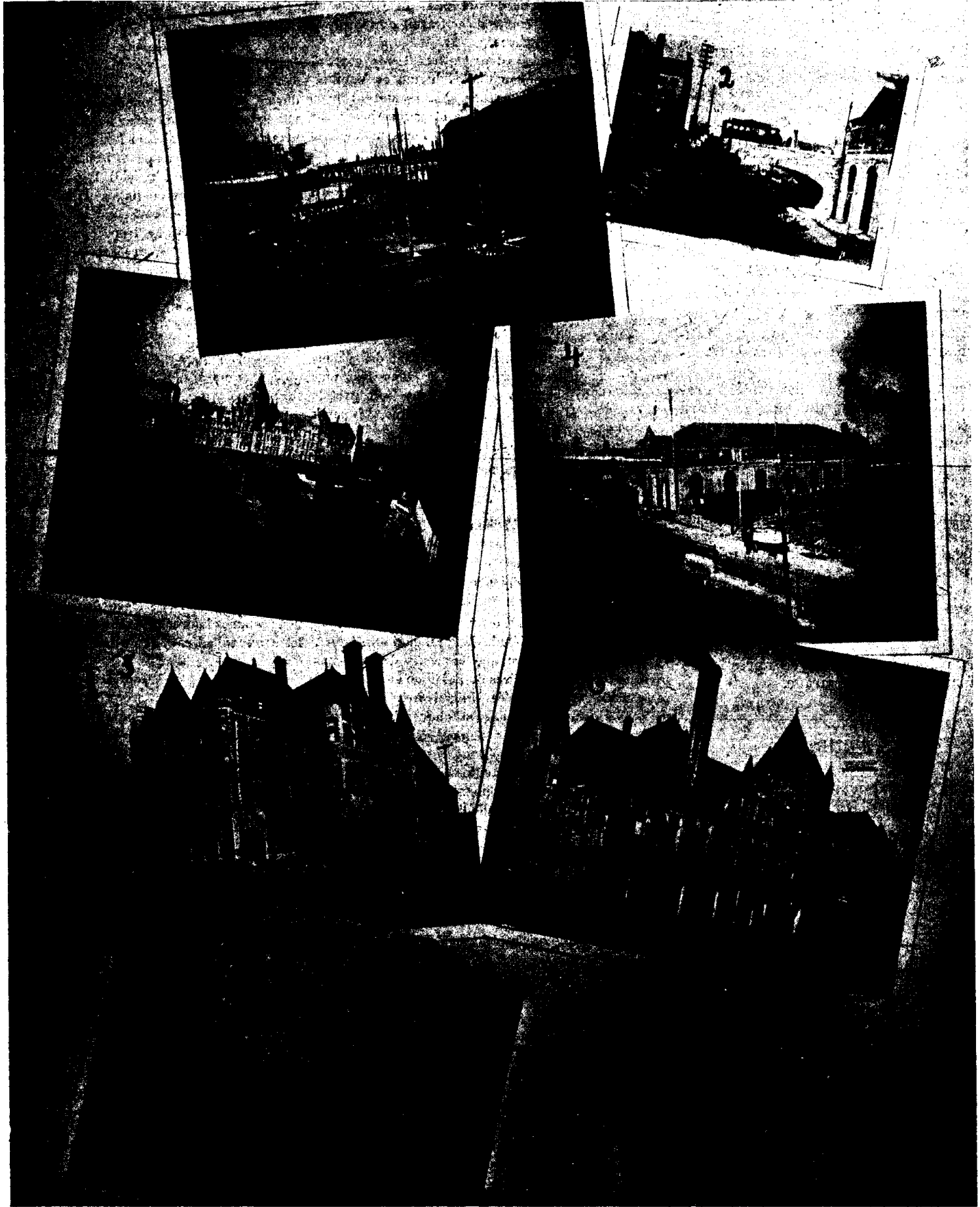


Photo J. A Dumas, 112, rue Vitré, coin St-Laurent

1. Pendant les travaux—2. Le tunnel—3. Débarcadère et nouvelle gare—4. Ancienne gare—5. Nouvelle gare.—6. Arrière de la nouvelle gare—7. Place Viger— Gare des marchandises

MONTREAL. — LA NOUVELLE GARE DE L'EST AVEC TOUS SES DEVELOPPEMENTS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 3 DECEMBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—A propos de lecture, par Firmin Picard.—Poésie : Bravoure, par Abel Letalle.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Nos gravures.—Poésie : Epithalame, par Albert Ferland.—Les Bois-Francs : Deux victimes, par Je me Souviens.—Noces de diamant.—Etudes historiques, par G. A. Dumont.—Poésie : Mon credo, par Jean Canadien.—Influence littéraire sous Charles X, par M. de Marchy.—Bibliographie.—Sépulture des soldats tués en 1759, par J.-E. Bernier.—Ecole polytechnique.—Le riche et le pauvre malades, par l'abbé Perreyre.—Nouveau Feuilletton—Courrier de la mode.—La nouvelle gare de l'Est—Histoire naturelle.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Devinette—Feuilleton—Choses et autres.

GRAVURES.—Montréal : La nouvelle gare de l'Est avec tous ses développements.—Portraits : Le Révd M. Bélanger ; M. et Mme Thibault.—Une patrouille de l'armée anglo-égyptienne à Fashoda.—Beaux-Arts : L'heureuse mère.—Beaux-Arts : Les enfants au bois.—Devinette.—Coup de billard.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT SOIXANTE-QUATORZIÈME TIRAGE

Le cent soixante-quatorzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu samedi, le 3 DECEMBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

A PROPOS DE LECTURES

Tous nos lecteurs ont non seulement remarqué, mais goûté, les beaux articles publiés par Grégoire le Solitaire, sous le titre de : *Chateaubriand et Veillot*.

Loin de nous la prétention de vouloir juger ces écrits : tout au plus hasarderons-nous une timide appréciation. Nous l'avons dit autre part : ce pseudonyme abrite un prêtre de grande science en même temps que profond observateur. Dans *Mon séjour*, il nous a donné une peinture enchanteresse du lieu qu'il habite ; à ce sujet, nous avons dit aussi, ailleurs, que son ermitage est peuplé des plus parfaits gens du monde que l'on puisse souhaiter, avec, malgré cette connaissance du monde ou plutôt à cause de cette connaissance, une charité qui étonne en ce temps et en ce milieu fait uniquement d'égoïsme.

Le style de Grégoire le Solitaire est simple et facile,

les idées sont bien enchaînées, il sait convaincre parce qu'il est convaincu : c'est l'un des grands arts de la Rhétorique.

[Son style est simple : la simplicité produit la vraie grandeur sans effort et sans froissement ; elle met le style à la portée de tous. La facilité permet à sa pensée d'entrer aisément dans l'intelligence du lecteur : en d'autres termes, la pensée de l'auteur se substitue à celle du lecteur. Si, pour bien comprendre une œuvre, il faut se mettre à la place de l'écrivain, la scruter avec tant de persistance qu'on se substitue réellement à lui, et alors, que l'on goûte et qu'on apprécie l'œuvre, nous devons dire que Grégoire le Solitaire rend bien commode ce travail de l'imagination aidée de l'intelligence.

Sa petite étude sur les deux superbes génies contemporains que l'on nomme Chateaubriand et Veillot, contient de précieux conseils à la jeunesse ; nous répétons que si les jeunes gens, les jeunes personnes lisaient bien ces écrivains, bientôt l'état moral de la population entière y gagnerait.

Les prétendus réformateurs de l'enseignement, en Europe, depuis la fatale Révolution française jusqu'à nos jours, ont compris que pour corrompre sûrement le peuple, il fallait tout d'abord empoisonner les sources où s'abreuve l'intelligence : de là, les tentatives des Napoléon Ier, des Louis XVIII par la Charte, des Louis-Philippe Ier le régicide, des Duruy sous Napoléon III, tentatives dont le but était de rendre l'Université seul centre de l'enseignement, c'est-à-dire de donner à l'Etat le droit absolu sur le citoyen, et dès son enfance : le dieu-Etat des païens remis en honneur. De là encore, les tentatives plus récentes de ces hommes néfastes, Paul Bert pour la France, Van Humbeck pour la Belgique, Bismarck pour l'Allemagne.

Et qui ne voit que c'est vers ce régime que, tout doucement, sans trop de heurts, avec toute sorte de précautions, on pousse notre peuple canadien-français en ce moment ?

Le célèbre Godefroid Kurth, de l'Université de Liège, dit en un de ses ouvrages : " C'est la religion qui fait les mœurs, et ce sont les mœurs qui font les lois : l'action de la religion sur celles-ci est donc en proportion exacte de son influence sur celles-là. "

Notre jeunesse actuelle a un grand tort : c'est de ne pas s'appliquer à l'étude de la religion avant tout. Quel spectacle consolant que ces cours donnés dans presque tous les séminaires de Belgique et de France, cette chaire spéciale créée à l'Université catholique de Louvain et aux Facultés catholiques de Lille, uniquement pour former les jeunes gens à la controverse publique, à l'apologétique chrétienne, embrasant ainsi d'un seul coup toutes les hérésies de notre fin de siècle : indifférentisme religieux, rationalisme et matérialisme qui en découlent, socialisme qui en est la conséquence logique ; et les remèdes qu'y apporte la Sainte Eglise. Ces cours auront pour résultat immédiat, comme on le constate en Belgique, de faire les mœurs, et de ces mœurs viendront et viennent déjà les bonnes lois.

A peine a-t-on fait sa première communion, on ne s'occupe plus du petit catéchisme, ce livre, dit Théodore Jouffroy, qui répond à toutes les questions de la vie et de l'au delà ; qui fait connaître à fond et immédiatement le droit naturel, le droit politique, le droit des gens ; ce livre, dit Jules Simon, qui joint la métaphysique la plus savante à la plus parfaite et, si on peut dire, à la plus efficace simplicité. Et Jules Simon ajoute : " Il n'y a eu jusqu'ici que la religion chrétienne qui ait eu à la fois la *Somme de Saint Thomas* et un *Catéchisme*. " Voilà deux écrivains qu'on ne suspectera pas de cléricisme !

Mais les deux plus cyniques philosophes que l'on ait vus en ces derniers siècles ne nous avouent-ils pas, Jean Jacques Rousseau : " Je n'entends pas qu'on puisse être vertueux sans religion ; j'eus longtemps cette opinion trompeuse dont je suis désabusé ; " et le hileux Voltaire : " Si vous ne reconnaissez pas de Dieu, quel frein aurez-vous pour les crimes secrets ? "

Quant à savoir ce que devient l'homme ne s'occupant plus de religion ou n'en voulant plus, c'est encore le

vieux sans pudeur de Ferney, Voltaire, qui nous le dira : " S'il n'y a point de Dieu, ce monstre (l'athée) est son Dieu à lui-même ; il s'immole tout ce qu'il désire ou tout ce qui lui fait obstacle. "

Ce qui lui fait obstacle, c'est l'Eglise : oh ! certes, il éprouverait une suprême jouissance à se l'immoler, en sécularisant les écoles, en frappant d'impôts les œuvres écloses au soleil vivifiant de la douce Charité, en tarissant les sources du sacerdoce, en fermant enfin, dès qu'il le pourrait, les temples édifiés au Dieu trois fois Saint ; s'il en éprouve l'âpre désir, il sait par l'histoire que la barque de Pierre *fluctuat nec mergitur* ; il sait — il le voit par la répétition quotidienne de ce fait depuis deux mille ans — qu'il essaye de ronger une lime. Incurable démence jointe à la plus ignoble ingratitude : mordre la main qui soulage et bénit !

Voilà les raisons pour lesquelles nous avons cru devoir, en d'autres colonnes que celles de notre journal, appeler l'attention sur les conseils donnés par le savant prêtre caché sous le nom de Grégoire le Solitaire. C'est pour ces raisons également que nous avons flétri, en ces mêmes articles, la publication malsaine des romans impies ou impurs (l'un ne va pas sans l'autre), des nouvelles à sensation dont le travail sur l'imagination n'est que trop remarquable par la fréquence des meurtres, des suicides, des attentats de toute espèce, en notre province autrefois si paisible.

Ils auront un terrible compte à rendre, au jour des haines populaires ou lors de l'éternelle revendication, ceux qui abaissent jusqu'à cette boue sanglante et puante l'art divin d'écrire !

Grégoire le Solitaire a fait œuvre utile à la société, agréable à l'Eglise, méritoire devant Dieu, en engageant avec un charme si exquis, sous une forme si attrayante, à lire, à lire encore, à lire toujours le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand, les œuvres complètes de Louis Veillot.

Nos colonnes sont ouvertes à Grégoire le Solitaire comme à Patriote, à Je me Souviens, et autres membres du beau clergé canadien-français ; nous espérons que Grégoire le Solitaire nous donnera souvent encore des articles pleins de grâce, de délicatesse, d'enseignement gracieux, comme *Mon séjour*, *Chateaubriand et Veillot*.

Une voix autorisée s'élève pour louer son travail : nous sommes heureux de reproduire, ci-après, la belle lettre que lui adresse M. de Labriolle :

Montréal, 12 novembre 1898.

Monsieur l'abbé,

Je vous sais gré de l'attention délicate que vous avez eue de m'envoyer vos articles du MONDE ILLUSTRÉ. J'ai trouvé moi-même, à cette lecture, plaisir et profit. Vos articles sur Veillot et Chateaubriand (que j'étudie en ce moment) m'ont beaucoup intéressé. Mais peut-être leur préfèrai-je encore le croquis si fin et si charmant que vous avez intitulé *Mon séjour*. Il y a, dans cette description, quelque chose d'intime et de recueilli qui m'a séduit.

Veuillez donc agréer, monsieur l'abbé, l'expression de mes compliments bien sincères avec l'assurance de ma respectueuse estime.

C. de LABRIOLLE.

Si nous osions nous permettre cette hardiesse, nous les féliciterions, l'un d'avoir été ainsi apprécié, l'autre d'avoir si bien exprimé son appréciation.

Firmin Picard

Pour le chrétien, dit l'économiste Charles Perrin le problème du travail, c'est le problème de la vie difficile et renoncée, conquérant le nécessaire au prix d'une peine de chaque jour et de chaque heure. Vie heureuse, non par les jouissances matérielles, mais par la grandeur morale, vie heureuse au milieu de labeurs toujours renouvelés, parce que l'homme, lorsqu'il comprend la vertu d'expiation du travail, en accepte d'un cœur joyeux et résolu l'assujettissement et ses fatigues.

BRAVOURE

Que le doute, jamais, n'amollisse nos cœurs
Par son insinuante et cruelle ironie
Qui, sourde aux dieux et lâche aux humains, s'ingénie
D'abreuver de son fiel jusqu'aux destins vainqueurs !

Qu'importent la fierté du monde et ses rancœurs
Lançant aux quatre coins la basse calomnie.
Si le rêve, que guide un éclatant génie,
Se sent assez puissant pour braver les moqueurs !

Sus donc aux insulteurs de l'art ! Sus aux sceptiques,
Dont la négation des œuvres frénétiques
Semble à Dieu comme un traître et farouche baiser !

Mais honte à qui, sans peur d'une insulte plus grande,
Ayant promis à Dieu son rêve comme offrande,
Laisse à d'autres le soin de le réaliser !

Abel Letalle

Crevecoeur-le-Grand (France).

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 11 novembre 1898

J'ai reçu, hier seulement, le numéro du 20 octobre de *L'Ouest Canadien*, d'Edmonton, dans lequel je parlais encore des préparatifs du gouvernement canadien pour représenter dignement notre pays à l'Exposition Universelle de 1900. Après avoir raconté que la Grèce (pays de deux millions d'habitants) venait de voter la somme de \$200,000, pour l'Exposition de 1900, alors que le Canada hésite à voter \$20,000 pour les mêmes fins, je me permettais d'ajouter cette juste réflexion :

"Après cela, tirez le rideau ; et il n'est pas besoin que des ministres canadiens viennent dire en Europe que le Canada est une nation."

Ce n'est pas la première fois que je parle de cette question et ce ne sera pas encore la dernière. — Nous ferons dans *La Revue des Deux-Frances*, toute une série d'articles sur ce sujet.

Aujourd'hui, je lis, dans *La Volonté*, de Paris, que le Transvaal — dont la population n'atteint pas un million d'habitants — a l'intention de voter un crédit additionnel à celui de \$100,000, déjà voté l'an dernier !

Va ! "Canada, mon pays, mes amours," tu peux te dire Français après ton vote de \$20,000 pour participer glorieusement — ah, combien ! — à l'Exposition Universelle où la France t'attend !

Que le Canada ne se ridiculise donc point aux yeux du monde entier, par la plus fantastique des mesquineries : qu'il ne participe pas à l'Exposition s'il ne peut faire ce que font tous les autres pays, même ceux qui sont antipathiques à la France.

Et la rumeur continue de circuler que le Canada y serait représenté par un ministre *Canadien-anglais*. Mais nous n'insistons pas sur ce point, — nous en avons assez parlé dans *La Revue des Deux-Frances*. en demandant que l'on choisisse, pour ce poste d'honneur ou l'hon. M. Tarte, ou l'hon. M. Robidoux — espérant que sir Wilfrid Laurier ne perdra pas cette belle occasion de faire plaisir à la France et de prouver, à ceux qui le disent trop anglais, qu'ils ont tort.

Où, il n'est pas possible que sir Wilfrid Laurier permette une injustice vis-à-vis des Canadiens-français, une injustice qui serait une insulte à notre race. Et, en libéral qu'il est, il fera voter un montant digne du Canada pour sa participation à l'Exposition de 1900.

"Le Canada est une nation," et nous en aurons la preuve — cette fière parole aura son couronnement.

En attendant, notre brillant député à l'âme si française, M. Rodolphe Lemieux, qui a déjà interpellé le gouvernement à ce propos, ferait peut-être bien de répéter sa demande ?

M. Peck, le commissaire des Etats-Unis, disait, l'autre jour : "Le Canada ne se presse pas."

Pardi !

On sait qu'en France les hommes politiques sont coutumiers des tribunaux, ce qui est peut-être dû à l'ardeur de leurs véhémentes polémiques ; aussi, il n'y a donc lieu de s'étonner si je dis que le directeur de la *Revue des Deux-Frances*, qui est aussi le directeur du journal politique, *Le Soufflet*, notre ami, M. Achille Steens, a comparu, l'autre semaine, devant les tribunaux pour offense à M. Vervoort, directeur du journal *Le Jour*.

Devant l'immense foule qui se pressait au Palais de Justice, le jeune et brillant avocat parisien, Maître de Monzie, a plusieurs fois soulevé les applaudissements de l'auditoire, en parlant de ce "Français qui sacrifie jusqu'à son bien-être personnel sur l'autel de la pensée française."

Et c'est au milieu d'acclamations générales que M. Steens a été acquitté.

J'écris ces lignes pour saluer, jusqu'au Canada, le talent de M^{re} de Monzie, ce talent qu'il offre de mettre si aimablement au service de tous ses "frères canadiens."

Sommaire du numéro de novembre de *La Revue des Deux-Frances* :

Combours et Châteaubriand, par P. Bourget ; La chanson de la fleur, par J. Doucet ; Dans la Gaspésie, par A. Buies ; De Paris au Canada en chemin de fer, par C. Lemire ; L'église du village, par G. Coinet ; Les catholiques et la liberté politique, par R. Brunet ; Sonnets, par L. de la Morinerie ; Enfance, par Mérys ; Les sociétés canadiennes-françaises, L. Mainville ; Un musée du crime, par A. Villette ; Un duel sous la restauration, par H. de Goudourville ; L'aventure de Michel Perrin, par Mme de Bawr ; Le théâtre à Paris, par P. Malpy ; Echos de Paris ; Chronique des *Deux-Frances* ; La mode parisienne.

Nous recommandons particulièrement à nos amis les articles signés : Paul Bourget, Charles Lemire, Arthur Buies, Jérôme Doucet, etc., etc.

M. Charles Lemire, l'auteur de l'article "de Paris au Canada en chemin de fer," est l'ancien Résident de France au Tonkin, ancien gouverneur du Cambodge. Et nos amis liront aussi, avec plaisir, le joli récit de voyage de notre excellent écrivain canadien, M. A. Buies.

Voyez donc combien exquis ce beau dessin de Madeleine Lemaire, représentant une amoureuse qui effeuille des marguerites !

Mlle H. Berthiaume, à peine revenue de Lourdes où elle est demeurée en un long pèlerinage, est repartie pour l'Angleterre, en route pour le Canada.

M. J. Dupuy voyage dans le midi de la France ; et il doit parcourir également l'Italie et l'Algérie.

M. Alexandre Bolté est parti vers New-York, et le Dr Alfred McCormack quittera Paris la semaine prochaine, désirant visiter l'Angleterre, l'Ecosse et le Canada, avant de retourner à Fortboro.

L'affaire de Fashoda est, actuellement, le grand sujet de toutes les conversations politiques. L'opinion publique n'est pas d'accord avec les décisions ministérielles. Et de part et d'autre on continue les armements... pacifiques !

Nous avons, pourtant, une température capable de calmer bien des colères. Le temps est doux et beau, avec du soleil radieux. — Rien n'est agréable comme une promenade au jardin du Luxembourg par ces délicieuses matinées d'automne adorable.

Les théâtres donnent des premières époustolantes, ma chère ! — Et Yvette Guilbert vient, chaque soir, raconter au public de la *Scala*, les mauvais rêves que lui fait faire ce monstre énorme et redoutable qu'est l'éminent écrivain, Francisque Sarcey.

Et le public rit. Et Yvette sait que c'est pour elle qu'il rit, ce cher public. Mais ces rires ne la rassurent pas trop ; il y a des soirs où elle se demande si c'est elle ou Sarcey qui est au pilori du ridicule.

La rumeur court qu'elle ira consulter demain l'émi-

nent psychologue Paul Bourget, afin de connaître l'état d'âme du public.

Les trances d'Yvette inspirent d'innombrables articles. — C'est en lisant un grain de Sarcey, dans *L'Eclair*, que je trouve le spirituel *fait-divers* que voici :

"Alexandre Dumas et Soumet — Dumas, qui se trouvait au Théâtre-Français où, — ce soir-là, — on jouait une pièce de Soumet, remarqua qu'un spectateur dormait profondément.

—Vois donc, dit-il à Soumet qui se trouvait placé à côté de lui, l'effet produit par l'audition de tes œuvres.

Le lendemain on jouait la comédie de Dumas, Soumet et l'auteur étaient dans la salle :

—Vois donc, mon cher Dumas, dit Soumet en montrant à l'auteur des *Trois Mousquetaires* un spectateur profondément endormi, tes œuvres appellent aussi le sommeil.

—Parbleu ! répliqua Dumas, c'est le dormeur d'hier soir qui ne s'est pas encore réveillé."

Je parie, — par galanterie pour Mlle Yvette Guilbert — que le dormeur de ce temps là était... le jeune Francisque Sarcey, songeant à tous ses neveux à venir.(1)

Rodolphe Brunet

NOS GRAVURES

LES ENFANTS AU BOIS

Ils s'en allaient, les deux petits enfants, non pas "glaner aux champs," suivant le joli chant de saint Nicolas, mais porter à manger à leur papa, travaillant dans la forêt.

Qu'elle est grande, la forêt ! Et qu'ils sont petits, nos deux anges !

Bientôt, dans tous ces géants de même aspect, revêtus tous de semblable robe rugueuse et brune, avec, comme dentelle, de gracieuses soutaches de mousse et de beaux lierres grimpants et pimpants, bientôt, les enfants sont égarés...

Pauvres chéris !

La petite fille, la faiblesse, serre la main de son petit frère. Il la rassure sans doute : pourquoi aurait-elle peur avec lui ? N'est-il pas un homme, et l'homme, même à cet âge — tout comme à l'âge mûr — n'a-t-il pas la prétention d'être la force ?

Un doux chevreuil qui passait s'arrête, étonné : il ne craint pas non plus. Est-ce que les animaux des forêts ne sont pas plus... humains que les hommes, souvent, et ne comprennent-ils pas, croyez-vous, le gazouillis des enfants ?...

L'HEUREUSE MÈRE

Avec quelle tendresse, avec quel amour, reflet de l'amour de Dieu, elle contemple ce petit être qui, tout récemment, lui a été envoyé du ciel pour être l'ange de sa vie !

Quand l'homme, après une journée de labeur, qu'il soit agricole, industriel, ministre ou roi, oublie pour un instant ses peines, ses fatigues, ses soucis, c'est au sein de la famille qu'il goûte un peu de repos avec beaucoup de bonheur.

Qu'est donc sa force, même morale, devant la puissante faiblesse qui l'encourage chaque soir, le reconforte chaque matin, jette un rayon de soleil dans son ciel assombri, son ciel d'affaires dont les tempêtes le ploient souvent, parfois le brisent ?...

Que serait-il, si Dieu ne lui eût donné l'ange de la maison ?

Comme il sent son cœur se gonfler de reconnaissance, d'amour, quand il voit l'ange de la demeure penchée sur l'ange au berceau !

Oh ! les doux Anges de nos foyers !...

(1) *L'Oncle* est le surnom que donnent à Francisque Sarcey, tous les gens de la presse parisienne.

EPITHALAME

A M. et Mme L. Conrad Pelletier.

*Hymen, réjouis-toi
D'asservir à ta loi
Deux âmes aussi belles !
Amour, honneur et foi
Tout est brillant en elles.
Hymen, réjouis-toi
D'asservir à ta loi
Deux âmes aussi belles !*

*Aimez, riez, chantez, ô valeureux époux,
Le ciel vous y convie,
Car c'est ainsi qu'en vous
Dieu veut que vous fussiez épanouir la vie.*

*Hymen, réjouis-toi
D'asservir à ta loi
Deux âmes aussi belles !
Amour, honneur et foi
Tout est brillant en elles.
Hymen, réjouis-toi.
D'asservir à ta loi
Deux âmes aussi belles !*

*O tendres mariés, jouissez longuement ;
Ayez enfin l'ivresse
D'accomplir maintenant
Tout ce que vous rêviez au seuil de la jeunesse.*

*Hymen, réjouis-toi
D'asservir à ta loi
Deux âmes aussi belles !
Amour, honneur et foi
Tout est brillant en elles.
Hymen, réjouis-toi
D'asservir à ta loi
Deux âmes aussi belles !*

Albert Gerland

LES BOIS-FRANCS

DEUX VICTIMES

*Euntes ibant et flebant.
Ps. 125.*

C'était le dimanche, 23 novembre 1845 ; il faisait un de ces temps d'automne, souvent plus désagréables que les froids rigoureux de l'hiver. Un vent de tempête soufflait du nord-est, et la neige, en gros flocons, tombait avec la pluie, lorsque l'on terminait les vêpres à Somersset, pendant lesquelles on remarqua que M. Bélanger avait chanté avec plus de courage que d'habitude. Cependant, une affaire pressante l'appelait à la rivière Bécancour, au delà de la savane de Stanfold. Quoique indisposé, il n'hésita pas à partir avec le notaire Cormier et un nommé Ambroise Pepin, qu'il avait engagés tous deux à le suivre.

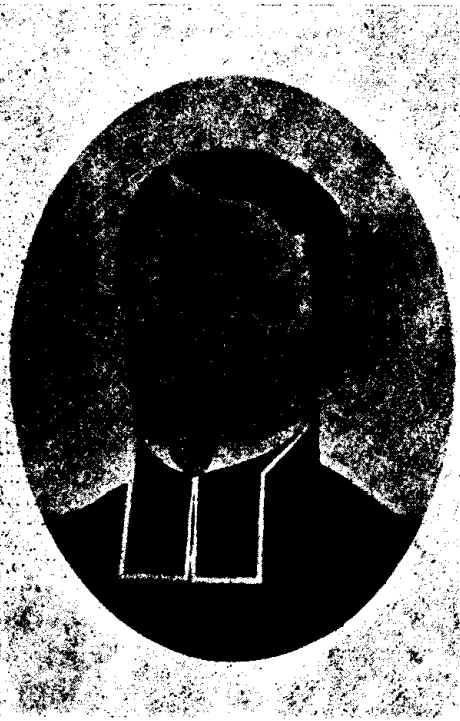
Arrivés à Stanfold, où l'on prenait la savane, nos trois voyageurs trouvèrent plusieurs de leurs amis, qui firent tous les efforts possibles pour les empêcher de s'aventurer dans la forêt par un temps si mauvais et à l'approche de la nuit. La prudence le conseillait en effet ; mais le cœur d'un prêtre ne la consulte pas toujours. Malgré toutes les représentations, le Révd M. Bélanger et ses compagnons s'enfoncèrent dans la fatale savane, un peu avant le coucher du soleil, et suivirent avec toute la vitesse dont ils étaient capables, le sentier boueux tracé par les voyageurs. Ils espéraient arriver avant l'obscurité à la demeure du bonhomme Grondin, à peu près au milieu de la savane ; mais ils se trompaient dans leurs prévisions, et la nuit les surprit bien avant qu'ils fussent au terme qu'ils avaient cru pouvoir atteindre.

L'obscurité commençait à tomber lorsqu'ils arrivèrent à l'un des repos des voyageurs, appelé la Butte-Ronde, à environ deux milles du village de Stanfold. Là, nos trois voyageurs voulurent allumer la chandelle de leur fanal, mais tout était humide sur eux et autour d'eux, et jamais ils ne purent se procurer la lumière qui les eût sauvés.

Quoiqu'un peu découragés par ce contre-temps imprévu, ils continuèrent cependant leur pénible voyage, ne sachant souvent où diriger leurs pas mal assurés. A chaque instant, ils s'enfonçaient dans les ornières couvertes d'une glace épaisse qui, après avoir déchiré leurs vêtements, meurtrissait et ensanglantait leurs jambes. Ces chutes, renouvelées à tout instant, épuisaient leurs forces, et le manque de nourriture dont ils commençaient à sentir le besoin ne leur permettait pas de les renouveler.

Comme ils avançaient toujours, l'espoir d'arriver bientôt soutenait leur courage. Déjà ils étaient à quelques arpents de la maison du bonhomme Grondin, au milieu de la partie de la savane appelée la savane à cheval (parce qu'un cheval y avait péri) ; lorsque voulant éviter une ornière, ils la doublèrent complètement et revinrent sur leurs pas, au lieu de continuer, comme ils le croyaient. Ils étaient égarés !... Que vont-ils devenir ? Couverts de sueur, trempés par la pluie et la neige, épuisés de fatigue, où vont-ils prendre les forces nécessaires pour recommencer la route qu'ils viennent de franchir avec tant de difficultés ?

Mais la nuit n'était pas encore au milieu de sa course, et s'arrêter pour attendre le jour, c'eût été vouloir périr, saisis par un frisson mortel : il fallait marcher. Ils continuent donc, trouvant dans l'espoir



LE RÉVD M. BÉLANGER

trompeur d'arriver bientôt et dans un certain pressentiment d'un plus grand malheur, les forces et le courage dont ils avaient besoin. Ils venaient de passer de nouveau, et sans s'en apercevoir, auprès de la Butte-Ronde, où ils avaient essayé en vain de se procurer de la lumière, lorsque Ambroise Pepin, épuisé et découragé, se laisse tomber au pied d'un arbre et se déclare incapable d'aller plus loin. Le triste sort qui l'attendait lui fit alors proférer des paroles plaintives et entrecoupées de sanglots.

— Plus de courage, lui dirent ses compagnons, nous devons arriver bientôt à la demeure de Grondin... on vous enverra du secours... Patience !

Puis ils s'éloignent, le laissant en proie aux sombres pensées d'une mort inévitable.

Ils avaient fait à peine quelques arpents, que M. Bélanger, sentant son courage défaillir, succomba à son tour au pied d'un arbre, se plaignant de la faim et d'une grande douleur à la jambe où il avait reçu une blessure quelques mois auparavant. Il restait encore assez de force au notaire, dont la vigueur étonne en cette circonstance, pour atteindre, non pas la maison de Grondin, où il espérait toujours arriver, mais le village de Stanfold dont il n'était pas éloigné, sans un dernier malheur. Car, en laissant M. Bélanger, il perdit le sentier et, après quelques pas, il tomba dans une ornière, d'où il ne put se relever.

Déjà, cependant, la mort avait commencé à s'emparer de ceux qui venaient de faire de si grands efforts pour se soustraire à ses coups. Ambroise Pepin, C.S.C. et directeur de l'Académie Saint-Joseph, de Hochelaga, lui avait le premier payé son tribut. M. Bélanger venait de tomber, et la troisième victime allait succomber, lorsque la lumière du jour commença à paraître.

Deux habitants de Somersset, qui n'avaient pas voulu, la veille, suivre nos trois infortunés voyageurs, s'engageaient alors dans la savane. A peine eurent-ils fait quelques arpents qu'ils entrevirent, non loin du sentier, quelque chose qui remuait et que l'obscurité ne leur permettait pas de reconnaître. Ils crurent d'abord que c'était un ours ; mais en examinant mieux, ils reconnurent un homme qu'ils soupçonnèrent aussitôt être un des trois voyageurs partis la veille. C'était, en effet, le notaire Cormier luttant contre la mort. Ils volent à lui, et le trouvent couvert de boue glacée, les membres raides, et donnant à peine quelques signes de vie.

Ne pouvant seuls le transporter aux maisons, l'un d'eux court au village de Stanfold, où l'on avait quel que pressentiment de ce qui était arrivé pendant la nuit. L'alarme est aussitôt donnée : tout le monde accourt avec empressement, et plus de quinze hommes entrent dans la forêt, d'où bientôt on les voit sortir portant le notaire sur un brancard. Pendant ce temps, des voitures étaient parties au plus grand train des chevaux pour aller chercher le Révd Messire Gagnon, à Saint-Michel d'Arthabaska, et le Dr Bettez, à Somersset.

La triste nouvelle se répand sur la route et vole de bouche en bouche. Tout s'agite, et l'on voit arriver à Stanfold, en voiture, à cheval ou à pied, les habitants consternés. Les femmes et les enfants se tiennent aux portes et sur le bord du chemin, interrogeant les passants qui ne leur donnent que quelques mots de réponse et continuent leur route. Sont-ils morts tous les trois ?... Les a-t-on tous trouvés ?... M. Bélanger est-il mort aussi ?... Pauvre curé !... Et les larmes leur tombaient des yeux.

Pendant qu'on avait transporté le notaire et qu'on lui avait prodigué les soins qui le ramenèrent à la vie, plusieurs étaient à la recherche des deux autres voyageurs. Le Révd M. Bélanger fut trouvé le premier, au pied d'un arbre, assis, et la tête appuyée sur une main. Il semblait sommeiller, et il y eut un moment d'espoir ; mais il avait rendu le dernier soupir.

Bientôt après, on trouva Ambroise Pepin, dont le corps, froid et glacé, annonçait qu'il avait perdu la vie depuis plusieurs heures. Ils furent aussitôt transportés au village, où les attendait, avec une impatience mêlée de quelque espoir, la foule éplorée des habitants.

Dans l'après-midi du même jour, les paroissiens de Somersset revenaient tristement, emmenant avec eux le corps inanimé de leur curé, qu'ils avaient vu la veille si plein de vie chanter l'office dans leur chapelle. Trois jours après, les corps de M. Bélanger et de son compagnon, Ambroise Pepin, étaient déposés, en présence d'un grand concours, dans le cimetière de Somersset.

M. Bélanger trouva la mort à quarante-cinq arpents du village actuel de Princeville, sur le quinzième lot du septième rang de Stanfold, à neuf arpents du chemin tracé entre le septième et le huitième rang, à dix-neuf arpents du cordon qui sépare le septième rang du seizième, et à deux arpents de la ligne qui divise le quinzième lot du quatorzième. Ce fut au pied d'un cèdre qu'on trouva le cadavre de M. Bélanger. On fit, sur cet arbre, une entaille sur laquelle on écrivit, en sanguine, les noms de MM. Bélanger et Ambroise Pepin. Le Révd M. Baillargeon, ancien curé de Stanfold, a cette inscription en sa possession.

Lors du cinquantième anniversaire de ce triste événement, en 1895, plusieurs personnes reconnaissantes voulurent élever un monument à la mémoire du Révd M. Bélanger et de son compagnon, Ambroise Pepin ; mais des circonstances insurmontables vinrent paralyser ce noble et magnifique mouvement.

Les journaux des Bois-Francis, cependant, ne voulurent pas laisser passer cet anniversaire, sans le

rappeler aux générations actuelles, et tirer de l'oubli un fait des plus remarquables et des plus dignes d'admiration, de nos annales des Bois-Francis.

Qu'il serait beau de voir s'élever sur la route qui conduit de Stanfold à Blandford, une pierre tumulaire commémorant un événement dont les vieux des Bois-Francis nous parlent encore avec tant d'émotion et en versant des larmes. Messieurs les curés de Stanfold, de Somerset, de Blandford et autres, soyez à la tête de ce mouvement.

Faites en sorte que nous réparions un passé entaché d'ingratitude. C'est la reconnaissance qui l'exige ! Du zèle, de la volonté, et dans le cours de l'été prochain, toutes les populations des paroisses des Bois-Francis jouiront d'un spectacle qu'elles attendent avec impatience, et vers lequel elles soupirent de tout cœur.

Anciens des Bois-Francis, le 23 novembre, quand le glas funèbre tintera, dites à vos enfants : " Il y a 53 ans, cette nuit, notre pasteur, le Révd M. Bélanger, mourait, dans la savane de Stanfold, victime de son dévouement et de son zèle ! "

Un souvenir, une prière !

JE ME SOUVIENS.

NOCES DE DIAMANT

(Voir gravures)

M. Benjamin Thibeault, âgé de 88 ans, et madame, née Sophie Major, célébraient le 18 octobre 1897 leurs noces de diamant, ayant, fait unique presque dans ces circonstances si belles, le même garçon et la même demoiselle d'honneur qu'ils avaient eus à leur mariage, M. Augustin Major et son épouse, née Scholastique Robert. Ces derniers célébraient eux-mêmes leurs noces d'or le 1er septembre 1896.

Ce fut au moment des troubles de 1837 que M. Thibeault épousa Mlle Sophie Major. Ils demeuraient alors à Saint-Martin. Il raconte encore avec plaisir et émotion cette campagne à laquelle il prit part comme patriote. Il fut un de ceux qui coupèrent la glace sur la rivière Jésus, afin d'empêcher les Anglais d'arriver à Saint-Eustache.

Il sourit encore en racontant les exploits de Montferant et de Garnache, qu'il rencontra plusieurs fois dans ses voyages.

M. Benjamin Thibeault et son épouse naquirent l'un et l'autre à Sainte-Rose, comté Laval. M. Thibeault passa sa jeunesse à voyager sur l'Ottawa et le St-Laurent. Il est forgeron de son état.

De leur union, ils eurent dix enfants dont six vivent encore. Elevés dans la crainte de Dieu et l'amour de son Eglise, ces six enfants continuent les vertus des vénérables vieillards. Epoux modèles, parents soucieux du bonheur de leurs fils, M. et Mme Thibeault ont eu la joie de voir leur fille Pamela entrer en religion dans l'ordre du Bon Pasteur. C'est à elle que les religieuses de cette communauté doivent leur mission de Lima au Pérou.

Nous souhaitons bien des années encore aux bons jubilaires, d'ailleurs tout disposés à mettre en pratique notre vœu : car ils jouissent d'une excellente santé l'un et l'autre, et vaquent encore chaque jour à leurs occupations aussi bien, mieux même, que bien des jeunes.

ETUDES HISTORIQUES

LE JOURNALISME MONTRÉALAIS

Nous avons arrêté notre dernière revue des journaux montréalais à l'année 1884. Nous allons maintenant continuer notre travail en donnant la liste des journaux parus depuis 1886 jusqu'à nos jours.

Le Patriote, dont le premier numéro a paru le 17 septembre 1886, était un petit journal publié à l'occasion des élections provinciales qui eurent lieu en cette année-là. Il était libéral, et il était publié deux fois par semaine, le mardi et le vendredi.



Photos Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis

NOCES DE DIAMANT.—M. ET MME THIBEAULT

Le nom du propriétaire et celui du rédacteur nous sont inconnus. Il était imprimé au No 45, place Jacques-Cartier.

Le Prix Courant, journal de commerce hebdomadaire, a paru pour la première fois le 2 septembre 1887. Il eut pour propriétaires et rédacteurs MM. Jules Helbronner et Henri Monnier en devint le seul rédacteur, et la propriété passa entre les mains de M. Lionais.

Le Pictorial Times, par Armstrong et Cie, commença à paraître le 15 janvier 1887. Son existence fut courte car il disparut le 5 février suivant.

Le premier numéro de la *Gazette médicale*, revue mensuelle, a paru en 1887. Le bureau de direction se composait des Drs Paquet, Hingston, Desjardins et J.-M. Beausoleil ; ce dernier en était le secrétaire.

The Critic avait pour rédacteur M. Wm Stuart. Le premier numéro a été publié en février 1887.

Le Charivari, journal humoristique hebdomadaire, publié par M. Louis Béchery, fit son apparition le 3 février 1887. M. Desgéorges, rédacteur. Il eut une existence de quelques semaines.

Le Montreal Daily News eut une existence peu longue, puisque né le 3 octobre 1887, il s'éteignit le 28 du même mois. M. Honoré Beaugrand en était le propriétaire, et M. McConnell, autrefois de Monkton, (M.B.) le rédacteur.

Le Journal des Familles, hebdomadaire et illustré, vit le jour le 1er janvier 1887. Son propriétaire et rédacteur était M. J.-E. Bélair. Il était imprimé au No 8, rue Bonsecours. Son existence fut courte.

Le Samedi parut pour la première fois le 15 juin 1889, ayant comme rédacteur M. Lionel Dansereau et, comme propriétaire, MM Poirier & Bessette. Les premiers numéros étaient imprimés sur papier rose.

Le Drapeau, journal politique mensuel, eut une existence fort courte. Le premier numéro fit son apparition en septembre 1889. E. Senécal et fils en étaient les administrateurs.

Le National, journal hebdomadaire de huit pages, parut pour la première fois le 14 décembre 1889. Rédacteur : M. Gonzalve Desaulniers ; propriétaire : l'hon. G. Duhamel. Il eut une existence de quelques années.

Le Die Zeit, comme son titre l'indique, était un journal allemand publié pour la colonie juive de Montréal. Le premier numéro parut en novembre 1889. Il disparut peu de temps après sa naissance.

La Vie Illustrée, journal hebdomadaire illustré publié par M. W.-A. Grenier, fit son apparition le 1er février 1889. Il était rédigé par un comité de collaborateurs, dans lequel il y avait plusieurs Français, entre autres, Louis Fanelais, Ruysdal, Larcher, etc. Son dernier numéro a paru le 1er juin 1889.

Le Clairon, journal hebdomadaire de quatre pages, était publié et rédigé par MM. J.-G. Deladurantaye, E. Taillefer, G.-E. Langlois et E.-H. Tellier. Il commença à paraître le 7 décembre 1889. Libéral indépendant en politique.

Le dernier numéro de ce journal est paru à la fin de mars 1890.

Le Daily Record, journal légal, commença sa publication le 2 mai 1889. Il se composait de quatre pages, petit format, et il s'occupait exclusivement des affaires du palais. Il était imprimé au bureau du *Herald*. Maintenant disparu.

L'Indépendant, journal quotidien de quatre pages, petit format, publié et rédigé par M. Rémi Tremblay, fit son apparition le 3 juin 1890. Indépendant en politique. Il vécut peu de temps.

Le Guide de l'Importateur, revue internationale d'économie commerciale, avait pour propriétaire M. Gaston Douay. Ce journal, qui se composait de quatre pages, grand format, fut fondé à la fin de 1891. Son existence fut éphémère.

Bureau : 22, rue Saint-Gabriel.

L'Evening Telegraph, édition du soir du *Herald*, parut pour la première fois, le 9 février 1891. Il vécut quelques mois.

Le Bulletin de la Société des Artisans Canadiens-Français, publié mensuellement, est l'organe de la société de bienfaisance dont il porte le nom. Il commença à paraître en avril 1891. Le secrétaire de la rédaction est M. J.-G.-W. McGown.

L'Index, dont la publication commença vers le printemps de 1891, avait pour propriétaire M. E.-M. Ecrément. Il s'occupait du commerce des immeubles. Son existence fut de quelques mois.

G.-A. DUMONT.

MON CREDO

Dédié à M. DesCarries, Curé de St-Henri.

*Je crois en un seul Dieu, l'Auteur de l'Univers,
Roi régnant dans les Cieux et Maître des Enfers.
Je crois en Jésus-Christ, Dieu comme Dieu le Père,
Glorieux Rédempteur, fait Homme sur la Terre.
Conçu de l'Esprit-Saint, Créateur comme Lui,
Je crois que d'une Vierge, Immortel Il naquit,
Pour vivre parmi nous, dans l'humaine Patrie.
Je crois en ce Sauveur, enfanté par Marie,
Crucifié sous Pilate et mort sur une croix,
Pour racheter le monde et lui donner des lois.
Aux enfers descendu, ce Dieu rempli de gloire,
Dans trois jours, chez les morts, a refait sa victoire.
Il est ressuscité, pour gouverner le Ciel !
Je crois qu'il reviendra, glorieux, immortel,
Juger vivants et morts, sur le Trône du Père ;
Je crois au Saint-Esprit, au celeste mystère,
Des Personnes en Dieu, formant la Trinité,
A la communion, au pardon du péché.
Je crois qu'au saint appel d'un Dieu, Juge sévère,
Les morts se lèveront au jour de sa colère,
Et vivront sans mourir, durant l'éternité.
Je crois en Une Eglise où Dieu m'a baptisé,
Dont saint Pierre est le chef, Rome la basilique,
Où règne un Pape sage en art apostolique.*

ENVOI

*Réunis dans le temple, où préside l'autel,
Célébrons par des chants, le Fils de l'Eternel.
Du culte au Dieu puissant dont l'Eglise est la mère,
A la tête admirons le Pape et le Rosaire.*

JEAN CANADIEN.

POUR LE MONDE ILLUSTRÉ

INFLUENCE LITTÉRAIRE SOUS CHARLES X

INTRODUCTION DU RÉALISME

(Suite et fin)

Je crois avoir démontré l'opposition entre les principes idéalistes des écrivains de l'école romantique et l'introduction du réalisme par Balzac vers 1835 et je pose en fait que si les révolutions de 1830 et de 1848, et surtout les fautes du second empire, ont renversé tous ces principes, si le réalisme devait revenir suivant cette loi en histoire littéraire : qu'à une grande secousse et à un grand essor de l'imagination succède le besoin de reprendre terre ou comme dit Musset : "le besoin de ressaisir le réel, de voir moins loin mais plus clair" je ne puis m'empêcher de déplorer ces influences dans leurs conséquences néfastes, car au lieu de déterminer la clarté du bon sens et de l'équilibre de la pensée, elles ont déterminé une réaction littéralement opposée au mouvement qui animait les esprits sous les règnes antérieurs à 1848, elles ont fait diverger les rayons de l'idéal, ce foyer de lumière, cette perfection, ce but que ne visent pas seulement les rêveries vaporeuses mais vers lequel convergent toutes les perfectibilités terrestres et de l'espèce humaine en particulier ; puis elles ont ébranlé l'illusion, cette douce consolation des âmes sensibles, que leur sentiment impressionnable rend plus que les autres accessibles au doute, plus enclines à l'esprit de révolte qui conduit aux excès quand elles se sentent privées de l'appui moral d'un culte, d'une croyance qui les soutenait dans toutes leurs aspirations ; elles ont non seulement essayé d'éteindre l'idéal et l'illusion mais aussi l'espérance, cette revivifiante clarté des ténèbres de la pensée, cette échappée de soleil dans l'obscur cachot du prisonnier, cette fiction ranimante que les anciens représentaient sous les traits d'une jeune nymphe souriant avec grâce en tenant des fleurs à la main ; et, comme couronnement elles ont engendré cet affligeant scepticisme qui arrête tous les élans du cœur et faillit étouffer la foi, la confiance en Dieu, en son prochain et en soi-même ; qui, comme corollaire, supprime la charité et cette autre qualité ancrée dans l'esprit et le cœur français : la générosité, qui a entraîné ces hécatombes de héros, de martyrs de la patrie à l'époque de ses déchirements, augmentant par leur force morale et physique tout ce que la nature et leurs ancêtres avaient accumulé de vitalité dans la nation. Qu'est

devenue sous l'impulsion du scepticisme la fraternité, cette fraction de devise soit disant républicaine, mais surtout humaine et chrétienne ? Nous allons le voir dans la conclusion.

Tant que les hommes guidés par leur esprit d'imitation, se sont trouvés aux prises avec le beau, ont gardé par leur éducation et leurs lectures le sentiment de la pudeur et de la dignité, ils se sont élevés, ils ont porté leurs regards vers le ciel, cet infini de l'idéalisme, cet éther limpide vers lequel s'élèvent toutes les espérances et les grandes réflexions. Du jour où ils se sont trouvés face à face, sans aversion, avec toutes les réalités immorales qui, dépouillées de tout voile, narguaient dans leur impudente crudité cette conception mitigée qu'ils avaient eue jusqu'alors de ces dessous de la vie, entrevus à travers le prisme de leurs belles aspirations, ils se sont laissés envahir par le scepticisme qui s'étend de la divinité aux humains, parcequ'ils ont reporté leurs regards des sommets aux infériorités de la vie. Ils regardaient le soleil en face comme l'aigle, ils sont descendus au rang du hibou qui s'enveloppe, se cache, dans le sombre manteau de la nuit.

A partir du moment où la réalité grossière, ordurière et impudique s'implanta dans la société sous toutes les formes de l'image, celle du café concert, celle du drame, celle de la comédie ou du roman pornographique, les hommes ne devinrent pas seulement des jouisseurs dissolus, déréglés dans toutes les classes sociales comme l'étaient dans les siècles précédents ceux de la classe privilégiée seulement, mais en abandonnant les goûts raffinés, les plaisirs fins, délicats, spirituels, élevés, pour s'abandonner aux jouissances plates, grotesques, aux plaisanteries éhontées de corps de garde, bestiales dans leur effronterie, ils empruntèrent l'habitude d'un langage et d'allures aussi grossiers que leurs sentiments ; ils délaissèrent la vie de famille, ses réunions affectueuses, oublièrent, dans la fréquentation des filles, le respect dû à la femme, à l'épouse et à la mère, désunirent le mariage, désorganisèrent l'éducation de l'enfance, perdirent le sentiment de la valeur personnelle, cet orgueil légitime et considérant les autres hommes à leur image, méconurent le sentiment de la fraternité humaine.

Leur faiblesse morale entraîna leur faiblesse physique ; devant l'ennemi, ils auraient reculé ou cherché à cueillir des lauriers qui ne leur étaient pas dus ; dans toute autre lutte, on les a vus discuter, trembler devant les armes loyales des braves, à visage découvert, ne luttant, homme contre homme, que s'ils étaient convaincus de l'infériorité de leur adversaire, se souciant peu de soutenir une idée, un principe, les mots d'honneur, de patrie devenus si vagues ; ils ne luttèrent que pour leur compte personnel, cherchant à vaincre par l'hypocrisie, le mensonge, la duplicité d'une mise en scène vile, savamment calculée pour usurper des positions, des titres indignes d'eux, et escroquer des décorations qu'on devrait leur arracher de la poitrine, parce qu'ils se sont servis pour les acquérir de quelque obscur talent dont ils avaient indignement abusé dans l'ombre en s'appropriant le fruit de son intelligence. Tout cela, pour faire bonne figure, continuer leur vie d'Epicuriens dans la classe sociale où ils s'étaient imposés impudemment. En conséquence, dans les dessous du corps social, parmi les déshérités de la fortune les aberrations d'esprit ne devaient pas être moindres pour entraîner les immondes dépravations des bouges obscurs, dont les drames nous ont dépeint le hideux théâtre, où grouillaient non-seulement toutes les misères physiques et morales, mais où se développait l'hydre de l'anarchie.

On peut donc affirmer que tous ceux qui se sont laissés infecter par cette démoralisation, car ils ne furent heureusement qu'une partie de la nation, ont perdu la personnalité qui impose et le courage qui relève. Ces hommes, pris individuellement, sont des lâches, soit par leur caractère sans virilité ou parce qu'ils sont tombés moralement trop bas pour être braves. Ils ne manifestent une apparente cranerie que lorsqu'ils sont en masse, se soutenant mutuellement, se poussant instinctivement du coude pour s'assurer de leur mutuel appui devant le danger, comme un troupeau parqué se resserre devant une menace inattendue, avec cette seule différence que l'animal suit

passivement son instinct alarmé, tandis que l'homme essaie de démentir par son attitude la lâcheté que trahit son regard. Ces êtres, liés par les mêmes intérêts, les mêmes craintes, les mêmes faiblesses, sont des parasites dans l'ordre social qui détestent les hommes autoritaires dont l'énergie, la volonté, la droiture les culbuteraient toutes les fois qu'ils reculeraient devant une détermination commandée par le devoir et l'intérêt général, c'est pourquoi, se trouvant sans opinion personnelle, nous les voyons se grouper instinctivement devant la menace d'une individualité réelle.

Le sceptique ne s'expose pas pour défendre une idée, pas plus que le sectaire qui n'envisage que les intérêts de sa secte au détriment du bien-être général, tout ce qui est en dehors de ses intérêts particuliers est considéré comme une chimère incompatible avec ses théories matérialistes, qui font converger toutes les aspirations vers un précepte qui semble excuser son égoïsme : le transformisme par évolutions successives. Il faut ajouter que la grande majorité des individus dont je parle se compose d'êtres inférieurs ne possédant aucune notion philosophique quelconque ; ayant horreur de l'étude et des spéculations profondes, ils ignorent les principes du matérialisme qu'ils affichent inconsciemment, qu'ils subissent machinalement, étalent par bravade sans le comprendre, par ce que c'est une religion qui s'accorde avec leurs instincts, leur permet de tout faire, tout dire sans scrupule et de nier tout ce qui leur déplaît sans plus de réflexion. C'est ainsi qu'ils vous lancent ex-abrupto des définitions, des maximes comme celle que je citais ironiquement, qu'ils se prévalent des hommes marquants qui soutiennent ce système philosophique que leur incompetence n'a pu approfondir, et qu'ils se croient très forts en ridiculisant les partisans d'autres religions qui ont la foi ; il est vrai que ces derniers respectent les devoirs prescrits pour l'accomplissement desquels il faut une grande conviction, une profonde sincérité et une ferme volonté, afin de résister aux entraînements coupables, tandis que le matérialiste se laisse aller sans regret, sans recul, sans combat à tous les instincts de la matière, ce qui est infiniment moins ardu mais aussi moins moral.

Il est patent que cette multitude de brutes et de fourvoyés ne peut former ni des apôtres, ni des héros qui doivent posséder avant tout l'abnégation ; or, comme je ne crois pas à l'extinction de l'apostolat ni du sentiment héroïque dans l'humanité, mais que je crois au contraire que suivant la direction imprimée aux masses on forme des martyrs et des héros sublimes ou des génies et des héros du mal, il m'est impossible de ne pas m'élever avec force contre l'inoculation du virus matérialiste dans le corps social par la littérature infâme et les spectacles obscènes, si connexes avec le fond du matérialisme, qui détruisent tout ce que la sollicitude paternelle et les saines traditions avaient accumulé dans l'esprit de chaque génération ; ce sont des contaminations qui découvrent toutes les plaies sociales, qui en aggravent le mal sans en cicatrifier aucune.

Après cette brillante poussée du règne de Charles X, qui s'étendit au delà de 1850, ces aveugles débandades littéraires d'un moment auraient dû se dissiper en fumée au lieu de faire éclore cette littérature abjecte, mais la France qui est le pivot du mouvement littéraire européen soutint des assauts terribles qui devaient ébranler l'état des esprits, dont la littérature est le reflet et produire cette secousse qui fait violemment toucher terre. Lentement on se réveillera de cette affreuse torpeur qui succéda aux bouleversements épouvantables, la lumière s'infiltrera doucement dans les esprits, nous voyons déjà poindre çà et là, des éclaircies dans ce sombre horizon et je me réjouis de faire partie de cette réaction lente, mais bien voulue qui s'accroît par toute une phalange d'écrivains contre cet indigne réalisme qui sous le couvert de l'art, dépeint des exagérations qui empoisonnent la littérature de ce dernier quart de siècle.

Entre autres je rappelle la transformation de J.-K. Huysmans qui attaque la corruption non seulement par ses écrits mais en voulant fonder un cloître destiné à un ordre de moines comme ceux des Bénédictins de Saint-Maur, de Cluny ou du Mont Cassin. Cette

pensée est digne de cette intelligence artistique d'une si grande envolée, car plus on y réfléchit plus on est convaincu que ce projet qui a reçu un commencement d'exécution, embrasse une reconstitution d'une immense envergure.

Qu'on se rappelle les travaux d'investigation incalculables accomplis par l'ordre des Bénédictins depuis le VI^e siècle jusqu'à la chute du premier Empire, plusieurs existences ont été consacrées à ces travaux inestimables qui n'ont pu être entrepris et exécutés que grâce à cette vie de retraite et de solitude sans préoccupation du lendemain. Il faut à côté de ceux qui sont aux prises avec les luttes d'une vie agitée des hommes qui pensent, qui mûrissent les problèmes sociaux dans le calme ; ils sont tout aussi utiles que ceux qui sont à l'action. Et si la révolution de 1793 n'avait pas brûlé tous ces trésors acquis depuis des siècles nous aurions un échafaudage solide pour continuer cette édification colossale.

C'est sur ces bases solides que je prêche avec le même enthousiasme qu'Huysmans le rétablissement de ce communisme religieux et artistique et je dis qu'après nos conflits religieux récents si toutes les

congrégations religieuses de l'ordre contemplatif se joignaient à ces initiateurs d'une renaissance aussi puissante que celle du XV^e siècle, nous aurions une multitude de missionnaires et d'apôtres fervents qui enseigneraient par le monde l'amour du christianisme dans toute sa pureté première, qui élèveraient jusqu'au ciel le flambeau de l'idéal et ses illusions pour ranimer le culte des belles-lettres, des beaux-arts avec celui de la perfection sociale et humaine.

DE MARCHY.

BIBLIOGRAPHIE

Nous voyons avec plaisir que *Le petit Manuel de la Pieuse Union de saint Antoine de Padoue*, compilé par le Rév. Bonaventure Hammer, O.F.M., a été traduit en français. Ce petit livret devrait être entre les mains de chaque disciple du "grand opérateur de miracles," parce qu'il explique les nombreuses indulgences qui peuvent être gagnées en appartenant à la Pieuse Union. Il n'y a aucune considération monétaire.

Le prix du livret est de cinq cents et est en vente chez M. O. Healey, 45, Crescent Street, Cambridge, Mass.

A la conquête de la liberté en France et au Canada, par A. D. De Celles.

Dans quelque soixante pages, l'auteur de ce huitième fascicule de la *Bibliothèque Canadienne* nous montre par quelles phases ont dû passer La France, notre mère patrie et son noble rejeton, le Canada-Français, dans leur marche respective vers la conquête de la liberté.

Depuis la Révolution jusqu'à nos jours, nous voyons la France se donner des gouvernements multiples et de différentes formes pour obtenir ce que nous sommes convenus d'appeler les libertés modernes. Mais dès 1789, la France révolutionnaire était en pleine possession de ses destinées, tandis que le Canada-Français, arraché des bras de sa mère, se voyait réduit à ses simples forces après avoir versé le plus pur de son sang sur les champs de bataille.

Eh bien ! après cent ans de vie, lequel des deux pays jouit d'une plus grande somme de liberté ? Je laisse la parole au savant écrivain lui-même :



UNE PATROUILLE DE L'ARMÉE ANGLO-ÉGYPTIENNE PRÈS DE FASHODA

Disons tout d'abord, que nous avons le *self-government* dans sa plénitude, à tous les degrés de notre organisation politique. De même que notre gouvernement fédéral et notre administration provinciale reflètent la volonté populaire dans sa plus large mesure pour ce qui touche aux intérêts généraux du pays, de même le conseil de Comté, corps autonome né de l'élection se met dans le cercle plus restreint des affaires locales.

Mais ce n'est pas tout, la municipalité de paroisse, qui doit aussi son existence au suffrage populaire, placée à la base du système, actionne les premiers rouages de la machine. Conseils de comté, conseils de paroisse ne sont que des images rétrécies du gouvernement central, plus paisibles, fonctionnant avec plus de simplicité et vivant aussi de la même inspiration.

Les libertés communales ne découlent pas à pleins bords en France comme chez nous. Partout l'autorité de Paris se fait sentir ; c'est du bureau du ministre de l'intérieur que part l'impulsion donnée au préfet, chef du département, qui la communique au maire de la dernière commune. C'est ainsi que se forme de tous les points extrêmes de la France une série d'anneaux qui viennent aboutir au centre. L'étincelle électrique lancée de Paris doit galvaniser ces corps inertes par eux-mêmes.

Et la liberté religieuse ? Ici les évêques tiennent

leur nomination de Rome mais sont choisis par leurs collègues de chaque province ecclésiastique. En France le gouvernement choisit les candidats et le pape ratifie leur choix. Nos communautés religieuses sont reconnues, peuvent acquérir, et sont florissantes. En France tolérées à peines, taxées et que sais-je.

En matière d'éducation, le principe de la liberté de conscience prévaut ; là-bas le *pouvoir civil garde la liberté pour ceux qui pensent comme lui*.

La presse, le droit de réunion, sont libres et ne rencontrent d'obstacles que ceux qu'ils se suscitent.

De plus, dans cette intéressante étude, nous trouvons l'éloge très raisonné de la constitution anglaise.

Et comme dessert, l'auteur nous donne une notice biographique de son ami et confrère, le regretté Oscar Dunn.

On peut se procurer ce fascicule moyennant 15c chez M. Pierre-Georges Roy, éditeur, Lévis.

MATHIEU-A. BERNARD

Il sied même au progrès de respecter ce qu'il remplace.—D. NISARD.

SÉPULTURE DES SOLDATS TUÉS EN 1759

Je crois que les soldats, tant anglais que français, qui furent tués pendant la bataille des Plaines d'Abraham, le 23 septembre 1759, furent enterrés à l'endroit même où ils avaient montré tant de valeur. En creusant, à deux cents pieds au sud-est du monument Wolfe, j'ai trouvé les restes mortels d'un soldat très probablement inhumé là après la bataille du 13 septembre 1759. J'ai en ma possession des os, une dent, des restes de boucles, un tire-bourre et des boutons de fer de soldats inhumés sur les Plaines d'Abraham, à moins de trois pieds sous terre. M. Richard Mulholland, le député géolier de service à la prison de Québec pendant quarante-quatre ans, m'a dit que lorsque la prison actuelle fut construite, les ouvriers trouvèrent les restes de nombreux cadavres. Tous ces indices ne vous font-ils pas partager mon opinion ?

Quant aux soldats qui moururent des suites de leurs blessures le lendemain et les jours suivants de la bataille des Plaines d'Abraham, j'ignore où ils reposent.—J.-E. BERNIER.



BEAUX-ARTS. — Les enfants au bois



BEAUX-ARTS. — L'heureuse mère

ECOLE POLYTECHNIQUE

Les élèves de l'Ecole Polytechnique de l'Université Laval donnaient au Queen's Hôtel, le 4 novembre dernier, leur deuxième banquet annuel, sous la présidence de M. Paul Mercier.

Nos lecteurs savent ce qu'est cette Ecole : établissement d'enseignement technique supérieur, elle a été annexée à la Faculté des Arts de l'Université en 1887, en vertu de la loi 50 Vict., chap. 21, section 1.

Nos jeunes et charmants amis avaient bien fait les choses : non seulement la salle était décorée avec un parfait bon goût, mais encore le menu avait été composé et dessiné par eux, avec quel art... mais non, avec tous les arts, *polytechnique* !

Les autres Facultés avaient envoyé des représentants à ce banquet, où (l'usage le veut : ne le voulût-il pas, on l'eût fait quand même) furent prononcés des discours comme savent en prononcer nos aimables étudiants.

Nous les félicitons vivement de l'union fraternelle qui les anime : qu'ils restent toujours bons, qu'ils se soutiennent, surtout quand ils seront à leur tour jancés dans le monde. Oh ! cette bonne affection de collège, d'université, combien n'a-t-elle pas tari de larmes, éteint de désespoirs, en Europe !

Le comité général a pour président d'honneur M. Marcel Beullac ; président M. P. Mercier ; vice-prés., M. Lefebvre ; secrétaire, M. H. Charlebois ; trésorier M. J. Duchastel de Montrouge ; porte-drapeau, M. S. Baulne ; conseillers, MM. A. Surveyer et A. Sabourin.

L'hon. M. Robidoux et M. J. M. Fortier assistaient à ce banquet, ainsi que plusieurs anciens élèves.

LE RICHE ET LE PAUVRE MALADES

Au temps où les premières neiges de l'hiver blanchissent les toits des cités, non loin l'un de l'autre, dans la même ville, un riche et un pauvre tombèrent malades.

Le riche se renferma dans son élégante demeure et il appela ses domestiques. Aussitôt mille soins le prévinrent, dix personnes furent occupées de lui, une foule d'amis luttèrent d'empressement à sa porte, l'aunonce de son malaise fut portée partout, et ce fut comme la nouvelle d'un malheur public.

Le pauvre marcha comme d'habitude au travail, car il fallait ce jour-là du pain comme la veille.

Le riche ne fut plus quitte des siens. De chères et délicates affections veillèrent à son chevet, une noble et bien aimée femme, des enfants chéris ne sortirent plus de sa chambre et s'en virent les moindres occasions de le soulager.

Le pauvre rentra chez lui vers la tombée du jour, étourdi par le mal et brûlant de fièvre. En cinq efforts douloureux, il monta ses cinq étages, poussa la porte, et ne trouva qu'un lit de paille et un foyer sans feu.

Alors le riche se plaignit. Cette maladie contrariait ses plans, dérangeait ses affaires et ses plaisirs. Il prévoyait des fêtes manquées, des honneurs laissés, de nobles et fières occupations troublées par cet arrêt, l'impatience de ses amis, quelque ralentissement dans la direction de ses affaires ; il s'en lamentait fort à sa pieuse femme, qui le consolait sérieusement.

Mais quand le pauvre fut étendu sur son grabat et que le soir fut venu, il entendit confusément monter son escalier, entrer dans la chambre et allumer sa vieille lampe. Trois petits enfants et une pauvre femme s'approchèrent de lui, et la femme dit : " Mon ami, comment ferons-nous demain ? "

Le riche fit venir son intendant ; il était bon et généreux : il fit d'abord une large aumône et pensa justement qu'elle le protégerait devant Dieu. Puis, dans la prévision d'un mal plus grave, il donna des ordres pour l'administration de ses biens.

Le pauvre ouvrit les yeux, et, voyant sa femme épuisée par un travail stérile après une rude journée, et ses petits enfants ramenés de l'asile et tendant les mains vers la mère, il se tut, et derrière l'orbite de son œil terni, se dressa l'éternel fantôme du pauvre : la faim ! Il aperçut, en un moment, ce que le pauvre aperçoit dès que la maladie le touche : son foyer glacé, ses enfants sans pain, nul crédit, sa place prise dans

l'atelier, et si le mal dure plus d'un mois, le congé de son logeur, la saisie de ses tristes meubles et le dur numéro d'un lit d'hôpital.

On appela des médecins chez le riche : plusieurs vinrent, il y eut d'illustres jalousies à ce sujet. Des hommes célèbres épuisèrent auprès de lui leur attention et leur science. Quant aux remèdes, je suis ridicule si j'en parle : l'affaire était de les découvrir, non de les avoir.

La femme du pauvre manqua l'atelier ; elle alla trouver le bureau de bienfaisance et demanda le médecin des pauvres. On la questionna soigneusement, on écrivit beaucoup et on la congédia. Le lendemain, le médecin parut. C'était un homme intelligent, charitable et très zélé, mais chargé d'une œuvre excessive : il demeura peu de temps dans la mansarde, s'excusa de ne pas s'asseoir et regarda sa liste : quinze visites d'indigents lui restaient à faire avant la fin du jour.

Cependant la maladie du riche se prolongeait ; mais grâce aux soins savants et aux mille prévisions d'une tendresse ingénieuse, rien ne s'annonçait mal, et, à vrai dire, nul autre malheur n'avait encore franchi le seuil de l'opulente demeure.

En ce temps même tout vint à manquer chez le pauvre, et un vieux meuble, dernier souvenir de son enfance et de son père, ayant été vendu, rien ne fut plus à vendre, et l'on ne sut plus que devenir.

Une opération financière se présentait à faire pour le riche. Son intendant et son notaire se consultèrent. On résolut de ne point le fatiguer d'un souci de ce genre en un tel moment ; mais trois amis offrirent immédiatement de prêter une somme immense, s'il était besoin. L'affaire fut faite et donna dix pour cent.

La femme du pauvre prit son moins misérable vêtement ; elle se rendit chez un voisin qu'on disait fort à l'aise, lui raconta sa détresse et le conjura de lui prêter dix francs. Cette homme résolut d'être bon ; c'est pourquoi ayant rassemblé tous ceux de la maison, il tira dix francs de sa bourse et les tint dans sa main. Il commença dès lors de discourir sur l'incurie des pauvres, leur manque de prévoyance, leur imprudence, leurs défauts de toute espèce, déclara qu'avec du travail on devait toujours se tirer d'affaire, et que l'économie, le courage et la patience devraient être les vertus de l'ouvrier. Puis il donna solennellement les dix francs et les marqua sur son livre.

Les choses allèrent quelque temps ainsi, un peu mieux chez le riche et un peu plus mal chez le pauvre quoique la charité chrétienne, admirable dans ses efforts et ses dévouements, empêchât au jour le jour les dernières catastrophes.

Quand le printemps vint et que le soleil commença de sourire aux bourgeons, le riche était guéri. On lui ordonna de partir pour ses terres où l'air des champs et des bois devait lui rendre toutes ses forces. Il y alla sans tarder, se rendit ensuite à des eaux fameuses.

Mais si l'hiver est le temps des grandes souffrances du pauvre, l'été est celui de son grand abandon. Peu à peu, l'un après l'autre, ses protecteurs quittèrent la grande ville, et le pauvre se trouva seul. Un terme vint qui ne put être payé : il n'en fallait pas tant, et ce fut la ruine. Congé, vente, hôpital, tout le rêve du premier soir se réalisa : ce fut l'affaire de deux jours. Un mois après, le pauvre mourut.

Le même jour, le riche écrivit à un de ses amis la lettre suivante :

Vous ne sauriez croire, mon ami, les ennuis de tout genre, les embarras, les difficultés sans nombre que m'a causés ma malheureuse maladie de l'hiver dernier. Tout a été mal et de travers depuis ce temps. J'ai manqué deux ou trois affaires superbes, j'ai laissé inachevée une construction splendide, j'ai langué tout l'hiver au coin du feu, je suis enfin dans ce pays, loin de mes affections et de mes plaisirs préférés. Je tâche de me résigner à ce que veut la Providence, mais je vous avoue que j'y éprouve beaucoup de peine et j'envis sincèrement le sort des petites gens qui n'ont ni grands intérêts, ni grandes affaires sur les bras. Plus j'y pense, mon ami, plus je me persuade que ces gens-là ont bien tort de se plaindre, et qu'au fond ils sont plus heureux que nous...

Prenons-y garde : vous et moi, lecteur, sommes-nous bien sûrs de n'avoir jamais écrit cette lettre ?

L'Abbé PREYVEE.

NOUVEAU FEUILLETON

ROSALBA OU LES DEUX AMOURS. (ÉPISODE DE 1837)

Tout lecteur canadien se passionne au récit des faits qui marquèrent l'époque troublée de 1837-38. LE MONDE ILLUSTRÉ, fidèle à sa mission que consiste à inculquer l'amour de la Religion et de la Patrie dans le cœur de ses lecteurs, va commencer la publication du beau roman dont le titre figure ci-dessus.

Quant à la question de doctrine, voici ce que pense ce journal, sous la réserve expresse qu'il se soumettra toujours aux décisions de la sainte Eglise.

" Le chrétien, dit G. Kurth, ne se révolte pas contre le pouvoir légitime, même quand il est injuste : il se borne à ne pas tenir compte des ordres injustes qu'il en reçoit... *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* L'Eglise... n'a jamais cessé de reconnaître hautement le caractère sacré du pouvoir : *Tout pouvoir vient de Dieu, dit l'apôtre, et c'est Dieu qui a institué l'autorité. Le prince est là pour la terreur des coupables et non pour celle des innocents...* "

Nous condamnons, avec l'Eglise, la révolte contre l'autorité légitime.

Mais nous avons le droit de dire hautement combien est douteuse la légitimité de l'autorité qui nous régit. Quel est l'homme sensé qui oserait affirmer cette légitimité devant les faits ? C'est par la ruse, la félonie, la trahison, les moyens les plus infâmes, que l'Angleterre a combattu plus de cent ans les légitimes propriétaires de notre sol ; le sang de nos pères a coulé sur les deux rives du majestueux Saint-Laurent : il a teint en rouge le superbe Mississipi. Décimés, vendus, trahis, les quelques braves qui nous précédaient ont dû se rendre, ou plutôt ont été livrés.

L'opresseur est-il ce que nous entendons par autorité légitime ?...

Lisez ce magnifique roman de 1837 dans LE MONDE ILLUSTRÉ.

COURRIER DE LA MODE

Extrait de *La Saison*, journal illustré des dames, 30, rue de Lille, Paris. — Spécimen gratuit sur demande.

Le chapeau genre breton a tout à fait détrôné le marquis. Le breton se compose d'un fond rond comme le chapeau melon, mais plus bas et plus élégant cependant. Ce fond est gansé, car pour la plupart, c'est le feutre lui-même qui fait cet effet par la façon dont il est travaillé. Les bords, pas très larges, sont légèrement relevés tout autour. Cela se garnit comme presque tous les chapeaux ronds de l'hiver, de plumes d'autruche ou de drapés de velours arrangés d'un seul côté. Lorsque garni du drapé de velours, on place quelques ailes qui semblent surgir de ce drapé. C'est simple et distingué surtout dans les tons à la mode, souris, écorce, pain cuit, etc.

Comme chapeaux de théâtre, un diadème et sur ce diadème un nœud, un drapé, un rien, le plus souvent un chiffonné de tulle blanc brodé de simili, appelé tulle diamant.

Comme robes, la forme princesse, qui se fait beaucoup en velours noir, très finement côtelé, avec garniture d'hermine. Cette fourrure reste la préférée des dames très riches qui suivent la mode de près. Ainsi que nous l'avions annoncé précédemment, la tunique s'impose tout doucement et le temps n'est pas éloigné où la robe unie paraîtra démodée. On porte beaucoup de noir. Drap noir en tunique sur jupe de panne antique. Guipure de velours noir (très belle nouveauté) sur satin blanc, faille blanche très bordée de noir, voilà le dernier genre. Ce n'est pas le noir et le blanc adouci des dernières saisons. C'est le noir, très noir sur fond très blanc, le premier dominant beaucoup.

Parlons un peu de la nouvelle voilette, sans savoir encore si elle sera adoptée par toutes les femmes. Cette voilette se fait en chantilly à ramages très épais fournis derrière lesquels il est à peu près impossible de voir les traits. Cette voilette s'arrête juste au dessus des lèvres. Tant pis pour celles qui n'ont pas de jolie bouche.

Les manteaux sont toujours arrondis et en forme. Il y en a de très pointus derrière qui viennent s'arrondir devant et aussi le contraire. Cela semble vraiment très étrange. Cette mode n'est pas heureuse. Le plus bizarre c'est qu'elle gagne les tuniques et que dans certains grands théâtres, les actrices ont lancé de nouvelles toilettes avec tuniques longues et pointues derrière comme une queue d'oiseau et boutonnées de la taille jusqu'au bas. Les côtés sont absolument évidés et la tunique n'a plus sur les hanches que la longueur d'un corsage à basque. Nous croyons utile de renseigner nos lectrices sur ce qui se porte tout en faisant remarquer que les modes lancées sur les théâtres de Paris ne sont pas toujours acceptées par les femmes de la grande société qui deviennent tous les jours, avec raison, plus difficiles. Cependant il n'est pas inutile de constater que toutes ont adopté la tunique. On la voit au sortir des églises et des temples, car à part la question de principe, il est de fort bon goût en ce moment de suivre sa religion et de se montrer aux offices dans des toilettes sombres, mais excessivement élégantes.

Beaucoup de dames, quoique suivant la mode de près, se refusent à accepter les nouveaux manteaux.

L'une d'elles et des mieux, portait l'autre dimanche un superbe manteau gris, à trois collets superposés. Chaque collet, carré devant, était garni de belles applications de velours noir, paraissant incrustées dans le drap. On ne peut décrire l'effet riche et sombre, tout à la fois, de ces arabesques aux larges dessins. Aux angles des collets, les motifs sont encore rebrodés de soie plate et de cordonnet, ressortant sur le drap d'un gris doux très pâle. Le manteau est doublé de soie damassée blanche aux brochures mates.

On porte toujours beaucoup de drap. Malgré l'apparition des jolies étoffes dont nous avons parlé, c'est le drap qui domine et qui s'emploie pour toutes les robes élégantes. Beaucoup de modèles de toilettes de soirée et de diner sont en draps clairs, de nuances fines, mélangés à des failles assorties ou à des velours. La frange très longue et très travaillée sert d'ornement aux toilettes de prix et beaucoup de volants en forme sont bordés d'une série de petites franges de diverses hauteurs en plusieurs rangs.

Cette garniture est très jolie. Également très élégante la frange unie de 4 pouces au bord d'une robe à traîne. Cette frange se pose tout à fait au bord et balaye la terre par conséquent.

BLANCHE DE GÉRY.

LA NOUVELLE GARE DE L'EST

(Voir gravure)

Nos aimable lectrices, nos chers lecteurs, connaissent tous la nouvelle gare de l'Est, du chemin de fer Canadien Pacifique.

Notre jeune artiste, M. J. A. Dumas, a voulu nous donner, en un tableau, et l'ancienne gare, rue Notre-Dame, avec toutes ses dépendances ; et la nouvelle, avec le développement de ses voies : ce tableau sera un beau souvenir, et rappellera ce qu'était l'ancienne gare, si elle venait à disparaître.

SIR WILFRID LAURIER

Le quatrième portrait de la "Galerie des Canadiens célèbres", celui de Sir Wilfrid Laurier, vient de nous parvenir.

Ce portrait de la grandeur de douze pouces sur quinze est vraiment le plus artistique et le plus beau que l'on ait de notre Premier Ministre Canadien.

Nos lecteurs peuvent se procurer ce portrait ainsi que ceux qui sont précédemment parus : le cardinal Taschereau, Chapleau et Papineau, au prix d'une piastre chacun, en s'adressant à Albert Ferland, artiste et publiciste, 603c, rue Sanguinet, Montréal.

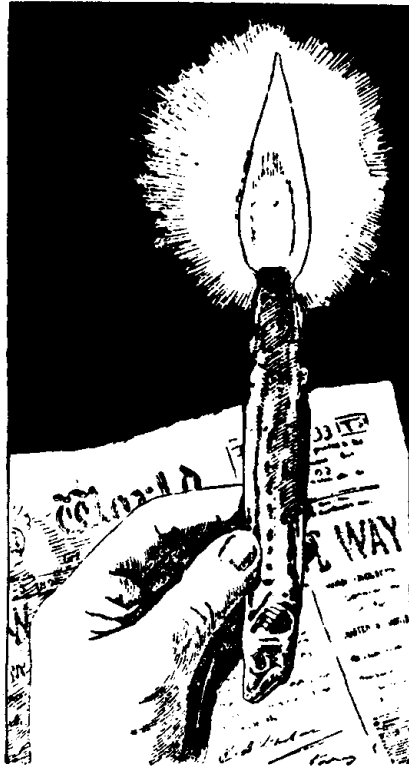
La charité qui se traduit simplement par l'aumône est, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une sorte de régime protecteur de la misère. — WOKSLOW.

HISTOIRE NATURELLE

LE POISSON-CHANDELLE DU KLONDYKE

Le Klondyke nous ménage d'autres surprises, paraît-il, que la découverte de ses fabuleuses réserves d'or.

Dans les eaux de la Dyea-River se meut un petit poisson, précieux entre tous. Il fournit à la fois le couvert et la lumière.



Affamé, on le mange ; repu, on l'allume pour lire son journal.

Ce petit poisson est tellement huileux, qu'à l'état de chandelle il donne une clarté supérieure à celle des nôtres. Il est de capture facile et très abondant. Malheureusement, on néglige de nous apprendre le nom scientifique de cette perle des eaux douces.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS.

On nous promet une forte attraction pour cette semaine, au Théâtre Français. On donne en effet, *The Governors*, un superbe drame de la vie domestique. On ne voit pas dans cette pièce le traître que l'on a l'habitude de voir dans les mélodrames ordinaires, la force de cette pièce réside dans son côté comique. Le rôle de *The Governors*, sera rempli par Mlle Charlotte Deane, qui a prouvé une grande versatilité de talent. Le programme des variétés dépasse tout ce que l'on a vu jusqu'ici. Voici les noms des artistes : Mlle Alice Giles, artistes de Montréal, qui a remporté un si grand succès dans *Dr Bill* ; Mike Tracey, de Montréal, qui a gagné le titre de champion danseur du monde, lundi dernier, à Philadelphie, et Jesse, une comédienne de marque. Comme on le voit, ce programme ne laisse rien à désirer.

MONUMENT NATIONAL

Comme pour le *Testament de César Girodot*, le succès obtenu par les amateurs délicats qui ont joué le *Voyage de M. Perrichon*, dimanche dernier, a été considérable. Notre public le plus select donne des preuves évidentes que l'œuvre entreprise par la Société Saint-Jean-Baptiste, sous la direction de M. Elzéar Roy, avocat, a toutes ses sympathies. Dimanche prochain, le 4 décembre, on jouera *Simon le Voleur*, drame en quatre actes, de d'Ennery, avec le concours de notre artiste bien connu, M. Victor Dubreuil. Dans les entr'actes, il y aura chants et musique par nos meilleurs amateurs. Continuons à encourager cette œuvre, elle le mérite. C'est en quelque sorte le complément du

réveil des études françaises en ce pays, et chacun doit y contribuer, tout en goûtant un plaisir sain et en savourant des œuvres de premier ordre.

SOIRÉE DES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE

Grande et bonne nouvelle !

Sous la haute et bienveillante présidence de Son Exc. le Lieutenant Gouverneur M. Jetté, toujours si dévoué à notre jeunesse étudiante, les élèves en médecine donneront une magnifique soirée le 7 décembre prochain, au Monument National.

Outre la musique et le chant, ils représenteront la Partie de boxe entre Corbett et Sharkay, le Cake Walk — la Danse des Squelettes — une très belle opérette — de la déclamation.

Nous espérons que toute la population voudra encourager nos aimables étudiants et que la salle sera comble.

LE BUCHERON ET LA MORT

Le malheur vainement à la mort nous dispose :

On la brave de loin ; de près c'est autre chose.

Un pauvre bûcheron, de peine exténué,

Chargé d'ans et d'ennuis, de force dénué,

Jeta bas son fardeau, maudissant ses souffrances,

Et mettant dans la mort toutes ses espérances.

Il l'appelle : elle vient. — Que veux-tu, villageois ?

— Ah ! dit-il, viens m'aider à recharger mon bois.

ESOPH.

CONSEILS PRATIQUES

Procédé pour fortifier la chevelure.—Une chopine d'eau-de-vie de commerce, une chopine d'eau dans laquelle on a fait bouillir une once—30 grammes—de bois de quinquina ; passez cette eau ; mélangez-la avec l'eau-de-vie ; s'en servir à l'aide d'une petite éponge pour frotter, soir et matin, la racine des cheveux.

Remède contre les cors — Un journal américain préconise l'huile de lin comme remède infailible contre les cors. Cette huile apporte un soulagement rapide aux douleurs. Pour ce faire, il suffit de mettre autour du doigt affligé d'un cor, un morceau de chiffon mou saturé d'huile de lin et de continuer à l'humecter d'huile soir et matin, jusqu'à ce que le cor consente à se laisser enlever sans douleur.

Le flacon lumineux.—Pour fabriquer une lampe de nuit économique il suffit de remplir à moitié d'huile d'olive un flacon de verre blanc, puis d'y déposer un petit morceau de phosphore, après quoi l'on bouche ce flacon qui peut très bien faire l'office d'une lampe de nuit ; pour augmenter la lumière il suffit d'enlever pour un instant le bouchon afin de donner accès à l'air. Cette veilleuse de nuit peut durer toute une année : quand les matières sont épuisées, on n'a qu'à en remettre de nouvelles quantités.

GRAVURE-DEVINETTE



—Il faudrait, pauvre femme, vous adresser au fermier.

—Où est-il donc ?

L'ORPHELIN

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

—Lady Evellyn est arrivée la première aujourd'hui, raide, raide comme si elle avait avalé son parapluie. J'ai cru qu'elle allait se casser en deux, quand elle s'est penchée pour m'embrasser ; après elle, on a annoncé lord Farnaby, si savant et si ennuyeux, qui parle tous les charabias possibles. Miss Mériorith, que j'ai toujours envie d'appeler miss Marionnette ; elle est si remuante !... Maud Dorset et sa mère, solennelles ; enfin, lady Douglas, avec un chapeau dont les plumes ressemblent aux panaches d'un corbillard. Georges était là aussi, et même nous avons bien ri, tous deux de Maud qui tourne au saule pleureur depuis le départ de Gerald. Je lui ai demandé si elle portait le deuil d'un oiseau mort ou d'une poupée cassée, et elle m'a foudroyée du regard....

—Tu deviens très méchante, Flor !...

—Moi ! peux-tu dire ?... Mais je ne m'amuse pas trop là-bas ; alors ici, avec toi, vois-tu, c'est la détente. Ainsi, tantôt, après le thé, ce n'était vraiment plus tenable. Douglas était parti, il ne restait plus de gâteaux à grignoter, — Maud me boudait... et je ne savais comment faire pour m'échapper. — Lord Farnaby, me voyant toute seule dans un coin, m'a demandé d'un air charitable, laquelle des langues primitives je préférerais... Il m'en citait trois ou quatre qui avaient des noms baroques. J'ai répondu : "L'auvergnat." Tout le monde a levé la tête. Lady Evellyn a fait : "Aoh !..." Miss Mériorith s'étouffait dans son mouchoir... Maud pinçait les lèvres et ma cousine Ethel a failli renverser le guéridon du thé ! Grand'mère m'a dit, très sévère : "Florence !" en me faisant voir la porte du doigt... Alors me voici. C'est une chance, dis ?...

—Florence !

Il essayait, lui aussi, de gronder ; mais en dépit de la sévérité affectée de sa voix, malgré lui, ses yeux riaient.

—Tout de bon, j'ai donc dit une grosse sottise ? Pauvre lord Farnaby !... J'aurai un très long sermon, demain matin, chez grand'mère... Mais vrai, oncle Noll, je n'ai pas fait exprès.

Elle avait un petit air contrit, très sincère, trahie par son sourire, d'avoir recouvré sa liberté.

—Tu es une petite étourdie. L'excellent baronnet aura cru, assurément, que tu te moquais de lui. Et grand'mère aussi sans doute. L'enfant eut un geste insouciant.

—Cela m'est égal, puisque toi...

—Eh bien ! Florence !... penses-tu être respectueuse, en parlant ainsi, et te conformer aux avis que te donne, j'en suis certain, le Père Arthur ?

La fillette baissa la tête en rougissant.

VII

Pour Florence Dally, le Père Arthur constituait maintenant une autorité sans réplique, qu'invoquait Noll, lui-même, dans ses débats avec sa pupille.

C'était un religieux franciscain qui remplissait les fonctions de curé à la paroisse catholique de Dumbarton où Olivier, fidèle à ses engagements, envoyait l'enfant, chaque dimanche, sous la conduite d'Archie, pour l'assistance aux offices.

Elle en revint, un jour, tout émue et affairée.

—Oncle Noll, dit-elle, à peine arrivée, le missionnaire de la petite chapelle m'a parlé après la messe. Si tu savais comme il a l'air bon ! Presque aussi bon que toi... Il est vieux, avec une belle barbe blanche.

—Comme moi ?...

—Oh non ! ce sont ses yeux, seulement, qui ressemblent aux tiens. Il m'a demandé mon âge et, quand je lui ai répondu que j'avais dix ans depuis le mois dernier, il m'a dit : "Mais il est temps de vous préparer à votre première communion, mon enfant. Les catéchismes sont commencés. Il faudra y assister. Vous verrez comme on y apprend de belles choses !" Tu diras à Brice de m'y mener, n'est-ce pas ?

—Certainement. Je ne savais pas que tu fusses en âge de suivre ces conférences, sans quoi j'aurais prévenu ta demande. Quand donc ont-elles lieu ?

—Le Père Arthur m'a appris que c'était le mardi et le jeudi matin, après la messe. Il m'a emmenée à la sacristie et m'a fait voir un gros livre sur lequel il y a déjà beaucoup de noms. Je l'ai prié d'y écrire le mien, parce que j'étais sûre que tu voudrais bien. Quand il a entendu : "Florence Dally, de Kilmore-Castle," le Père a paru étonné... "Comment ? vous êtes une petite fille du manoir... mais votre famille ?..."

"Je lui ai expliqué que j'étais chez toi, oncle Noll..."

—Chez grand'mère, rectifia doucement Olivier.

—Oui... enfin, c'est la même chose. J'ai ajouté que je venais de France, que papa et maman étaient catholiques. Le Père m'écoutait, le front dans sa main, et quand j'eus fini il a dit : "Il sera nécessaire, avant tout, que je voie vos parents."

Lord Ruthwen réfléchit un instant, puis, se décidant tout à coup.

—Je t'accompagnerai, mardi prochain, à Dumbarton, fit-il, c'est le plus simple.

—Toi, oncle Noll !...

—Ce n'est pas au religieux catholique, qui est un vieillard, à venir jusqu'ici. Ne prends pas cet air renversé ! Si j'ai de mauvaises jambes en, revanche, Archie Brice a encore de bons bras : il me hissera dans la voiture.

—Oh ! Dieu !... te donner tant de peine pour moi !...

Des pleurs de gratitude montaient aux yeux de Florence. Noll se mit à rire.

—Quelle peine ?... une simple promenade en carrosse !...

L'entretien fut très long, le mardi suivant, entre le franciscain et le jeune lord ; lorsque Flor, un peu plus tard, revint seule avec Brice, au catéchisme, le bon religieux la prit à part et lui dit avec émotion :

—Le jour de votre Première Communion, vous devrez, ma chère petite, prier beaucoup pour lord Ruthwen. C'est une grande âme...

Sa Première Communion ! Flor y pensait déjà avec une profonde et douce émotion.

Elle en parlait souvent à Noll, transfigurée, le visage enflammé par l'impatience de l'attente.

—C'est si beau ! murmurait-elle, en joignant les mains. Je sais un peu, parce que le Père nous en parle et aussi parce que j'ai vu, autrefois, avec maman, les petites filles tout en blanc dans l'église en fête.

Elle apprenait avec ardeur son catéchisme. Chaque semaine, elle rédigeait sur un cahier le naïf résumé des explications du missionnaire. Noll lui avait donné, à cet effet, un très joli carnet recouvert en maroquin et timbré à son chiffre, car Noll la gâtait toujours un peu.

A mesure que se rapprochait le grand jour, les instructions du religieux, touchant de plus près à l'auguste Sacrement d'amour, prenaient un caractère plus élevé ; les sujets qu'il abordait, maintenant, semblaient, dans leur troublante grandeur, un peu complexes aux âmes toutes neuves des enfants.

Parfois, Florence s'interrompait, brusquement, dans la rédaction de son devoir de catéchisme, arrêtée par une sorte d'impuissance à traduire en son style, encore enfantin, les lumineuses vérités que, déjà, entrevoyait son âme. D'autres se contentaient de transcrire à la lettre les sermons du Père Arthur, sans s'attarder à la laborieuse compréhension des points qui leur paraissaient obscurs. Mais Flor voulait savoir et comprendre, car tout lui était d'un passionnant intérêt dans l'étude de sa religion qui chaque jour, se révélait à son esprit, plus attachante et plus belle.

Tout naturellement, en ces difficultés, elle recourait à Olivier, ainsi qu'elle le faisait d'habitude, lorsque quelque obstacle surgissait devant elle, au cours de ses études. Noll ne songeait point à se récuser, il cherchait avec elle, et, le plus souvent, son intelligence, exercée et très droite, dégageait nette et claire la solution du problème qui avait embarrassé l'enfant.

Une fois, cependant, la perspicacité du jeune lord se trouva en défaut. Il ne put éclairer Florence qui, distraite sans doute pendant la précédente instruction du missionnaire, n'avait pas retenu certaines explications concernant la Communion des Saints et la participation des fidèles aux souffrances, aux mérites et aux gloires du Sauveur.

Ni des textes de l'Écriture sainte, ni des ouvrages de controverse religieuse, qu'il consulta avec la plus scrupuleuse attention, ni de son intelligence mise à la torture par la plus tenace volonté de comprendre ne jaillirent les lumières qu'il attendait, car le protestantisme est absolument muet sur ce point, l'un des plus consolants de notre doctrine catholique.

—Tu devras prier le Père Arthur de t'expliquer cela de nouveau, fit-il, de guerre lasse, obligé de dire à Flor, cruellement déçue par cette première défaillance d'un esprit qu'elle s'était plu à croire doué du savoir universel.

Hélas non ! le savant Olivier Ruthven ne connaissait pas toutes choses, et même, parmi celles qu'il ignorait, il en était une qui valait, à elle seule, plus que tous ses trésors d'érudition réunis.

Flor ne rappela point cette question en présence de laquelle il

était demeuré à bout de science ; mais, quelques jours plus tard, Noll, curieux de l'approfondir, chercha, dans le carnet de maroquin, les explications qu'avait dû fournir à l'enfant le prêtre catholique de Dumbarton.

Celui-ci, pour mieux fixer, sans doute, la mémoire de la petite fille, s'était donné la peine de les écrire, lui-même, sur le cahier de Florence. Elle étaient énoncées en quelques lignes d'un style net et concis, de façon à se graver dans l'esprit de l'enfant. Toutefois quelques-unes d'entre elles parurent si étranges au jeune lord, qu'il fut obligé de les relire attentivement avant de pénétrer le sens mystérieux.

"Nous, chrétiens, nous sommes les membres vivants du Christ, notre auguste Chef. Ainsi que tous les membres d'un même corps, participant aux actes, aux pensées du chef, unis étroitement à Lui, nous participons à ses grâces et à ses mérites. Disciples fidèles, nous devons nous-mêmes participer à ses souffrances, et, suivant la parole de saint Paul, continuer en nous, à travers les âges, sa douloureuse Passion.

"La douleur, enfant, est, hélas ! le lot de l'humanité, le juste châtiement du péché. Mais considérez combien est grande la miséricordieuse bonté du Père céleste qui, en nous infligeant la punition due à nos fautes, nous donne le moyen de la convertir en un trésor inestimable.

"Jésus-Christ mourant pour nous, sur la croix, a divinement fécondé la souffrance. N'est-ce pas une consolation sans égale de penser que nous pouvons, faibles et infirmes créatures que nous sommes, coopérer au salut de nos frères ?

"Epreuves, sacrifices, douleurs, offerts à Dieu, avec le suprême sacrifice du Sauveur Jésus, sont convertis en semences de grâces qui germeront dans l'âme de ceux pour qui nous les offrons.

"La Communion des Saints, qui se continue au delà de ce monde, existe déjà sur la terre entre tous les membres de l'Eglise militante.

"Songez souvent à la puissance d'intercession que peut avoir une âme unie à Notre-Seigneur, par la réception du plus auguste des Sacraments. . . ."

Noll demeura longtemps pensif méditant ces lignes si douces que son cœur en était secrètement attendri, si profondes qu'à les vouloir sonder, il se sentait emporté par une sorte de vertige.

Ah ! s'il avait su plus tôt le prix de la douleur, combien ses longues souffrances, demeurées stériles, auraient-elles pu porter de fruits, et de quel encouragement eût été pour lui le secours de la prière mutuelle !

Mais sa religion ne lui avait rien appris de semblable. Lorsque dans son adolescence, son esprit chercheur avait voulu étudier les dogmes du protestantisme, sous la direction du ministre anglican de Dumbarton, jamais les enseignements du froid pasteur ne l'avaient ému comme ces phrases simples, tracées par la main d'un humble missionnaire. Aucun des livres philosophiques ou religieux aux pages desquels, vainement, il avait demandé d'opposer la certitude aux doutes, qui troublaient son âme inquiète, ne lui avait donné de telles assurances.

Cependant, il n'osait y ajouter foi.

Il ne savait que si peu de choses du catholicisme ! Il avait fallu l'arrivée de Florence, au manoir, pour qu'il en fût question autour de lui ; et encore si fugitivement ! La paisible Ethel Stone ne recherchait guère les controverses religieuses ; lady Augusta haïssait, d'instinct, la religion du Français qui lui avait pris sa fille ; et l'insouciance quelque peu sceptique de Gerald ne se préoccupait, semblait-il, d'aucune croyance.

Quant à Flor, qu'aurait-elle pu lui en apprendre ? Les points de doctrine au sujet desquels elle l'avait, de loin en loin consulté, n'offraient pas, entre eux, une corrélation assez suivie pour lui servir de jalons, et les légendes pieuses qu'elle lui contait parfois avec une naïve conviction, tout en l'intéressant, le faisaient sourire, comme ces jolis contes bleus à l'aide desquels les aïeules, aux cheveux de neige, bercent et endorment les babies.

Noll referma le cahier avec impatience.

Jusqu'où les divagations de son cerveau fatigué l'entraînaient-elles, ce soir-là ?

Depuis des siècles, les lords de Kilmore avaient embrassé et défendu la Réforme, et jamais, avant Flora Ruthwen, — une femme, créature faible et crédule, — aucune défaillance ne s'était produite parmi eux. Ne croyait-il donc plus ce qu'avaient cru ses pères ? . . . N'était-elle plus la sienne, cette religion pour laquelle ils avaient guerroyé, avec le froid courage et l'obstination propres à leur race ?

Quelques lignes imprégnées d'un trouble mysticisme, lues au hasard, par curiosité ou désespoir, suffraient-elles à changer sa foi ? . . . Aurait-elles le pouvoir de l'amener à rompre la chaîne des traditions du passé, à entrer en lutte, en désaccord irrémédiable avec les membres survivants de sa famille ? . . . Quelle absurdité ! . . .

Haussant les épaules, il essayait de se railler lui-même de sa faiblesse. Pour se ressaisir, il eût voulu marcher, s'agiter, secouer, par le mouvement, cette importune hantise. Mais ses jambes, inertes

toujours, le tenaient là, cloué, immobile, livré à la pénible obsession de ses pensées.

Un volume de George Fox, le célèbre doctrinaire, le fondateur de l'austère secte des quakers, se trouvait sur son bureau, à portée de sa main : il y chercha avidement quelque preuve qui le raffermit dans sa croyance ébranlée. . . . une seule. . . . une seule. . . . et il s'y raccrochait avec une énergie désespérée.

D'un bout à l'autre, il eut la constance de lire l'indigeste et soporifique ouvrage, les citations bibliques et leurs froids commentaires. Il ne fit pas grâce d'un alinéa. Le temps passait ; Brice, inquiet de n'être pas sonné à l'heure accoutumée, était venu, plusieurs fois déjà, épier discrètement le jeune maître, sans que son pas l'eût arraché à l'absorbante recherche.

Le sommeil n'effleura pas un instant les paupières de Noll, durant cette laborieuse lecture, au bout de laquelle, découragé, il laissa tomber le livre qui avait trahi son attente.

Les phases sonores et creuses de Fox le laissaient plus indécis, plus malheureux que jamais. Pas un des points mystérieux, dont il avait espéré soulever le voile, ne se trouvait éclairci.

Tandis que le prêtre catholique affirmait, avec une magnifique assurance, son sublime espoir, le quaker n'avancait, à l'appui de sa thèse chagrine, que les décevants "peut-être" du doute.

Et Noll, véritablement angoissé, revint, mouvement presque inconscient, au petit cahier de Flor, dont il tourna, d'une main nerveuse, les feuillets.

Au verso de l'un d'eux, faisant suite aux considérations du religieux quelques mots seulement étaient tracés au haut de la page blanche. Il reconnut l'écriture de Florence.

"O bon Jésus de ma Première Communion, avait écrit l'enfant, je serais contente de souffrir beaucoup pour vous, et pour qu'en échange l'oncle Noll devienne catholique, pour que ses pauvres jambes guérissent ! . . ."

Un flot de larmes aveugla Olivier Ruthwen, lorsqu'il eut achevé de lire la naïve prière.

Là où sa philosophie hésitait et raisonnait, la candide conviction de la petite fille avait percé les voiles du mystère.

—Flor ! généreuse et chère petite Flor, s'écria-t-il, oubliant qu'il était seul et que, depuis bien des heures, l'enfant reposait dans son lit blanc, pareil à un nid de cygne ; ce que tu as voulu faire pour le pauvre Noll, c'est Noll, le déshérité, qui le fera pour toi ! Grand Dieu ! supplia-t-il à mains jointes, de tous les bonheurs qui m'ont été refusés, que je ne connaîtrai jamais, faites sa part plus large et son cœur plus content. . . .

Il s'arrêta, saisi.

Ne venait-il pas, sans y songer, d'un élan irraisonné, mais irrésistible, et avec une foi profonde, de prier selon l'esprit de la doctrine catholique ? . . .

Le lendemain, tandis que Florence étudiait à côté de lui, il lui dit doucement :

—Prête-moi ton catéchisme, mignonne.

Avec un regard un peu étonné, elle le lui passa, et, tout à coup, une secrète et profonde joie, gonflant son cœur, la fit pâlir.

Noll Ruthwen venait d'ouvrir le divin petit livre au premier chapitre et lisait avec une attention recueillie.

Juin mettait sur les fleurs écloses un ensoleillement radieux lorsque vint la Première Communion de Florence Dally.

L'enfant était entrée en retraite avec un bonheur grave et recueilli. Elle semblait ne plus appartenir au monde extérieur, et, à la vive contrariété de lady Augusta, se tenait maintenant à l'écart des visites et des réceptions.

Les exercices religieux absorbaient la majeure partie de son temps. Deux fois par jour, les prédications de la retraite l'appelaient à la petite église de Dumbarton, et ce n'était plus Archie Brice qui seul, l'y accompagnait.

Noll s'y faisait conduire avec elle. Il avait dû faire un violent effort sur lui-même, pour rompre sa captivité volontaire et se résoudre à donner en spectacle, au public, sa douloureuse infirmité. Mais, par dévouement pour Flor, que n'aurait-il pas enduré ? Et il sentait si bien que, sans l'avouer, l'affectueuse petite créature aurait souffert d'un complet isolement en ces jours bénis où les enfants de toutes les familles, pauvres ou riches, se voient entourés d'un redoublement de tendresse et de sollicitude.

Brice arrêta la voiture au seuil même de l'étroite chapelle, et, tandis que la fillette, lestement descendue, gagnait sa place proche de l'autel, le jeune lord demeurait en dehors du sanctuaire, comme le publicain de l'Evangile regardait, de loin, le Tabernacle aux portes d'or, entouré de cierges aux clartés d'étoiles, qui prenait pour lui, de plus en plus, une singulière attirance.

LES DEUX GOSSES

OU COMMENCE LE CHATIMENT

—Tout Lille connaît vos sentiments chrétiens avant tout ; il est bon, par ces temps de respect-humain stupide, que l'exemple vienne de haut. Il est consolant, à ce sujet, de voir comment les officiers les plus distingués, les plus élevés de notre belle armée, obéissent sans crainte aux lois de Dieu et de l'Eglise. Rien ne m'émeut, aux grandes fêtes, comme de voir généraux, colonels, commandants et tous les officiers, suivis d'une foule innombrable de soldats de toutes armes, s'approcher de la sainte Table. Ah ! l'armée française restera glorieuse elle sera toujours la première du monde, tant qu'elle aimera le Dieu de Clovis, de Jeanne d'Arc, celui qui a buriné l'histoire de l'Occident à la pointe de l'épée des Francs !

—Vous avez raison, cher ami, et je crois, en mon âme, que la France est toujours et le sera longtemps, le sergent du Christ, la fille aînée de l'Eglise. Je vous laisse, vous recommandant à nouveau de faire venir le prêtre ; puisque l'enfant portait un scapulaire, il est catholique. Les prières de son délire le disent clairement.

—Mon bon ami, je ne vous avais pas attendu pour appeler le prêtre. J'ai envoyé ma voiture rue de Pas, chercher le bon, l'excellent Père Wattringant.

—Quel cœur d'apôtre, que ce fils de Saint-Ignace ! Vraiment, si la France est si foncièrement religieuse encore dans sa majorité catholique, c'est bien à ces incomparables Pères Jésuites d'abord ; aux Dominicains, aux religieux de toute sorte, à notre clergé si délicat, si charitable, ensuite, que nous le devons. En vain, des énergumènes affolés par un insurmontable orgueil ou élevés dans cette atmosphère d'indifférentisme, de tiédeur malsaine que l'on remarque malheureusement trop en Amérique, en vain, ces énergumènes écriront des livres comme *Moines et leur Décadence*, livres dont les titres seuls prouvent que les auteurs ne savent pas un mot de la question qu'ils prétendent traiter, toutes ces attaques grossières atteindront un résultat diamétralement opposé à celui qu'espéraient leurs auteurs : on se resserrera davantage autour des savants Pères Jésuites, leur prestige brillant d'un reflet nouveau. Voici d'ailleurs que l'auguste Pontife qui nous gouverne choisit un des Pères de l'illustre Compagnie parmi les Pères de l'empire allemand pour en faire un cardinal. Certes, c'est là un singulier épilogue au cruel Kulturkampf prussien !

Le bon Jésuite, si connu et si aimé dans tout le nord de la France où son nom est synonyme de dévouement apostolique, de charité divine, s'était rendu à l'appel de l'industriel : il constata, lui aussi, que l'enfant ne comprenait plus et il dut se contenter de le bénir, mais avec quelle tendresse !

Comme si cette bénédiction eût été attendue, le mal physique fut enfin vaincu. Quinze jours après cette première visite de Père Wattringant, l'enfant put se lever dans sa chambre, mais il toussait encore.

M. Adéodat, grâce à son influence, put obtenir pour lui une place à Lariboisière, à Paris, et ce fut lui-même qui l'y mena, l'entourant de soins vraiment paternels. Au moment de le quitter, il l'embrassa avec la plus vive affection ; l'enfant parut, un instant, se rendre compte de la séparation : en pleurant, il se jeta au cou de son bienfaiteur, murmurant dans un sanglot : "Rendez-moi maman !..."

EPILOGUE

M. et Mme de Kerlor venaient de descendre à Brest.

Cédant aux sollicitations d'Hélène, Georges télégraphia à Carmen la prévenant qu'ils seraient le lendemain, à midi et demi, à Paris.

On peut s'imaginer l'effrayante prostration dans laquelle cette nouvelle plongea la jeune femme ! Il lui fut impossible de se rendre elle-même à l'arrivée du train de Brest : ce fut M. de Saint-Hyrieux que trouvèrent Georges et Hélène.

—Où est Fanfan ? Pourquoi n'est-il pas avec vous ? s'écria la comtesse avant même d'embrasser son beau-frère.

—Il est un peu indisposé, répondit avec embarras M. de Saint-Hyrieux, et nous avons jugé préférable de ne pas l'amener.

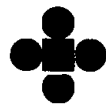
—Qu'est-il arrivé ?... Vous me cachez quelque chose ! proféra la pauvre mère.

—Voyons, mon Hélène, ma bien-aimée, dit Georges en la prenant dans ses bras — car elle défaillait — : sois courageuse, ne t'alarme pas ainsi. Attends, Firmin nous expliquera cela.

Ils portèrent Hélène jusqu'à la voiture.

Un peu revenue à elle, elle supplia Firmin de parler.

BOVRIL



**EST UN EXTRAIT
DE BŒUF...**

Préparez-le en y ajoutant
une cuillerée à thé dans
une tasse d'eau chaude.

BOVRIL...

Donne la force, conserve
la santé et est digéré par
tous les malades, tandis
que les autres remèdes ne
le sont pas.

BOVRIL, Limited

LONDRES, Ang.

25 & 27, rue St-Pierre, Montréal.

Avec toute les précautions d'un diplomate, M. de Saint-Hyrieux commença le récit de la nuit de l'enlèvement.

Hélène s'évanouit...

Toutes les mères nous comprendront : nous renonçons à dépeindre l'immense désespoir de Mme de Kerlor.

Carmen, malgré son affolement, avait songé au moyen le plus certain d'obtenir la résignation de sa belle-sœur : elle avait fait mander le confesseur d'Hélène, un des Pères Jésuites les plus distingués de la rue de Vaugirard.

Ce fut lui qui, le premier, reçut les voyageurs à leur arrivée à l'hôtel. Il connaissait le cœur de sa pénitente : il sut le soumettre à la Volonté qui dirige tout — il amena les larmes, cette rosée bienfaisante qu'engendrent l'excès de bonheur ou l'excès de souffrance.

Hélène était sauvée.

M. de Kerlor, sur les instances de sa femme, se rendit à Kerlor avec elle : on pense quelle joie ce fut pour la vieille comtesse douairière... joie de courte durée, quand elle apprit la disparition de son petit-fils qu'elle affectionnait comme les grands parents savent aimer leurs petits-enfants !

Georges s'occupa immédiatement de mettre à exécution les projets dictés par Hélène. Comme cette exécution nécessitait de sa part un long séjour à Kerlor, il conseilla à Hélène d'aller passer quelque temps à Paris.

Hélène accepta avec empressement, sans pouvoir raisonner cet empressement : Dieu ne pouvait laisser sans récompense les nobles efforts des deux époux pour le bien-être matériel et surtout moral de toute une population.

Georges avait commencé trois superbes constructions, toutes trois tout près de la jolie église gothique qu'une armée d'ouvriers avait envahie, elle aussi. Ces constructions étaient, l'une, l'école des Frères, l'autre celle des Religieuses, et chaque jour, il les examinait avec le vénérable curé, ainsi que la troisième ; mais celle-ci, par exemple nul, pas même le respectable prêtre, ne savait quelle en était la destination.

L'intérieur de l'église reprenait son air imposant du moyen-âge. Les ouvriers, très habiles, avaient enlevé l'horrible badigeon sous lequel on avait caché les cimaises, les listeaux, les rinceaux, les tiercerons, les superbes rosaces ; ils avaient mis au jour de riches peintures murales, peintures à fresque courant tout autour des murs du chevet depuis le banc de communion.

Georges achetait ou faisait acheter les maigres morceaux de terrains des pauvres habitants du village ; il faisait établir un plan, sur lequel étaient indiquées les maisons à bâtir, les rues à percer : l'église occupait le centre exact.

A Lariboisière, Fanfan avait été confié à Sœur Simplicie. Un lit vide se trouvait à côté de celui qu'occupait un être chétif, souffreteux, arrivé au dernier degré de la phtisie. C'était le pauvre Claudinet. Le lit vide fut donné au nouvel arrivant.

Les enfants, entre eux, ont un langage comme les petits oiseaux ont le leur ; nous n'y comprenons rien — mais comme leurs petits cœurs se comprennent !

Malgré la perte de sa raison, Fanfan était attiré vers son malheureux voisin.

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a 400,000,000 de Chinois.
 —On demande des pommes canadiennes en Allemagne.
 —Les tremblements de terre ont tué 13,000,000 de personnes.
 —Tant que deux femmes ennemies ne sont pas traitées de laides, il existe une chance de les réconcilier.

—Les bâtiments, promenades et ornements pour l'exposition de Paris en 1900 coûteront \$20,000,000.

—Les exhibits de céréales, exposés à Omaha cette année, par le Manitoba, l'Assiniboine et l'Alberta, ont remporté trois médailles d'or.

—Les ailes et les aigrettes ont complètement détrôné les oiseaux comme garnitures de chapeaux. En compagnie de flots de paillettes brillantes elle garnissent très bien un chapeau.

—Cette année le velours est très en vogue dans le royaume de la mode. On l'emploie de toutes façons, de toutes nuances pour garnir les robes de petit drap. En compagnie d'une légère bande de fourrure au bas de la jupe, le velours produit le plus heureux effet.

—La blouse de soie, qui depuis longtemps est portée par toutes les élégantes, n'est pas encore à la veille de disparaître du royaume de la mode. En effet rien de plus économique. Avec une jolie blouse de soie, une femme ou une jeune fille est toujours en toilette.

—En médecine, la coquille de l'œuf est employée comme antidote des acides. de préférence à la chaux. Le blanc d'œuf battu en neige est également un puissant contrepoison des acides et des sublimés plus ou moins corrosifs. Le jaune de l'œuf est de son côté excellent pour les dyspeptiques.

—Les hommes-affiches, connus de nos jours sous le nom d'*hommes sandwiches*, datent de 1346. Une procession de gens déguisés en bouteilles couvertes de paille se promenaient, à cette époque, par les rues de Florence, la grande cité commerciale du XIVe siècle. L'Italie comptait alors un grand nombre de négociants en vins.

—Le monde de la bijouterie est tout en émoi par suite de la nouvelle que l'on vient de découvrir sur les côtes de la Nouvelle Calédonie, colonie française du Pacifique, de riches bancs d'huîtres perlières. On y a déjà trouvé de magnifiques perles actuellement vendues à Paris et à Londres.

—Tout dans la nature a sa raison d'être. Ainsi, généralement, le poisson a le ventre blanc et le dos verdâtre ou vert. C'est que le blanc est la couleur de la lumière tamisée par l'eau et qu'elle protège le poisson contre les ennemis qui vivent au fond de l'eau, tandis que son dos de verte nuance le fait confondre avec l'eau verte qui l'entoure et le protège contre ses ennemis qui vivent dans l'air.

—La mort vient d'enlever à la paroisse de Saint-Hilaire l'un des plus vieux et vénérables citoyens dans la personne de M. Pierre Galipeau, à l'âge de 88 ans. M. Galipeau fut l'un des braves qui se rendirent à St-Charles, en 1837, pour défendre la cause des patriotes, et les jeunes gens de St Hilaire se rappelleront longtemps des récits qu'il leur faisait des événements de cette époque mémorable.

—Un curé patriote :
 Dernièrement, dans l'ouest américain, un prêtre disait en chaire à propos d'une contribution pour les missions étrangères : "Je ne veux pas de l'offrande de ceux qui n'ont pas payé leur abonnement au journal local, car notre journal a plus besoin d'argent que les sauvages idolâtres."

Mme LEOCADIE EMOND

Pendant quatorze ans a souffert du beau mal. Trois médecins impuissants à la guérir

Les Pilules Rouges du Dr Coderre l'ont parfaitement guérie. — Elle fait son ouvrage seule et est heureuse

C'est une grande imprudence que les femmes font de prendre un remède pour guérir les effets, au lieu de prendre le vrai remède pour se débarrasser de la cause de leurs maladies. — Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le seul et unique remède au monde qui guérit toutes ces cruelles maladies qui affligent un si grand nombre de femmes, en détruisant le germe de la maladie. C'est une extrême folie de négliger ces indispositions insignifiantes au début, les maux, les douleurs et le sentiment de fatigue qu'elles considèrent comme de simples bagatelles—mais ces petites indispositions de la vie, si elles ne sont pas soignées en temps, deviennent fréquemment de graves désordres et de maladies mortelles. Lisez le témoignage suivant : "Depuis 14 ans, j'ai souffert le martyre, d'une maladie de matrice. Pendant ces deux dernières années surtout, le mal était tellement aggravé que je ne savais plus quoi faire. Je ne pouvais dormir, et les douleurs dans les côtes, le dos et le cœur étaient si fortes que je ne pouvais rester couchée. J'avais aussi les jambes toutes couvertes de plaies. Trois médecins me soignèrent mais sans succès. Un jour, je vis une annonce des Pilules Rouges du Dr Coderre pour les femmes, je résolus de les essayer. Le succès a dépassé mes espérances, car aujourd'hui, je suis guérie. Je suis si contente que je vous envoie mon portrait en même temps que mon témoignage pour être publié, et puissent toutes les femmes malades suivre mon exemple." Mme L. Emond, Kelly, P.O. boîte 21 Lake Indiana, Co.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont pour les femmes seulement, elles sont la plus grande découverte pour les maladies des femmes. Elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles font



MME LÉO CADIE EMOND

le sang fort, riche et pur, elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtes et le dos, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur sensation de

des qui montent à la tête, perte de sommeil, de mémoire. Elles guérissent toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, les prostrations nerveuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre, peuvent être prises sans danger, en tout temps, à tout âge et sous toutes conditions.

Nous avons ouvert au No 274 rue St-Denis, un bureau de consultations pour les femmes qui préfèrent consulter nos médecins, personnellement. Tous les jours excepté le dimanche, de 10^h hrs a.m. à 5 hrs p.m., nos bureaux seront ouverts pour recevoir les dames et les demoiselles qui voudront voir nos spécialistes. Venez sans crainte, vous n'avez rien à payer.

NE CESSÉZ JAMAIS de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre sans consulter nos médecins spécialistes. Envoyez leur une description complète de votre maladie, dites leur tout, vous n'avez rien à craindre ; adressez votre lettre au "Département Médical, Boîte 2306, Montréal." Nos médecins seuls ouvriront vos lettres et les tiendront confidentielles.

EN GARDE ! Un grand nombre de femmes nous écrivent qu'elles ont acheté de leur pharmacien des pilules rouges à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte et qu'elles ne sont pas mieux. Méfiez-vous, mesdames, de ces pilules qu'on vous offre ainsi, ce ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre, mais des imitations dangereuses pour votre santé. Refusez-les. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes contenant 50 pilules rouges chacune. Jamais autrement. Nous les expédions au Canada et aux Etats-Unis ; pas de douane à payer. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boîte 2306, MONTRÉAL.

—Ampère était un bonhomme dans le goût de La Fontaine. D'une adorable naïveté et d'une distraction sans pareille, il ne manquait jamais pendant les examens pour l'école polytechnique de se moucher dans son éponge, d'essuyer le tableau avec son mouchoir, et de sucrer son verre d'eau avec un morceau de craie. Mais quelle bienveillance il témoignait aux candidats ! Il se plaisait à les rassurer et à les encourager.

—Une réforme à signaler : En Chine, dans l'écurie, on met la queue du cheval du côté où nous plaçons, nous, la mangeoire. Le cheval fait face au public... Vous riez ? Mais vous ne songez donc pas que, lorsqu'il en sera chez nous comme en Chine, nous serons à l'abri des coups de pied et aussi... des fameux relents ? Un de nos confrères assure même que cette position empêchera le cheval de tomber dans l'abrutissement définitif où le plonge le tête-à-tête que nous lui imposons avec le mur. — Renvoyé aux possesseurs de chevaux.

IL A ACCOMPLI DES MERVEILLES

Le Baume Rhumal soulage immédiatement et guérit promptement les poitrinaires.

—Sommaire du *Monde Moderne* du mois de novembre : Missa Solemnis, par A. Ribaux, 5 comp. ; L'école supérieure de guerre, par de Romane, 9 illus. ; Toulouse, par E. Trutat, 16 dess. ; La visite au château, par B. Nemcova, 5 comp. ; Les châteaux de Louis II de Bavière, par J. Hudry-Menos, 7 illus. ; Le cimetière Montmartre, par A. Fraigneau, 14 illus. ; Ecllosion et élevage des poulets, par Paul Devaux, 8 grav. ; Le mouvement littéraire, par L. Claretie ; Causerie scientifique, par G. Mareschal ; Chronique théâtrale, par M. Lefevre, 2 illus. ; La musique, 3 illus. ; La mode du mois, 14 modèles ; Causerie financière ; La caricature ; La vie pratique ; La cuisine du mois ; Jeux et récréations. Voir l'annonce dans une autre colonne.

LE PURIFICATEUR TONIQUE DU SANG DU Dr LUSSIER

RECOMMANDE

A la suite de maladies graves.
 Dans les maladies dues à l'impureté du sang.
 Dans les maladies de la peau
 Dans le dérangement des organes internes.
 Aux convalescents et aux personnes faibles.

Demandez nos circulaires et certificats.

LA CIE MEDICALE DE VALLEYFIELD

BUREAU DE MONTREAL, 44 BANQUE DU PEUPLE

REPUTATION NON SURFAITE

Le Baume Rhumal est maintenant le remède le plus en vogue contre les rhumes obstinés, et sa réputation n'est point surfaite.

—Le petit manteau ajusté soit court, soit à basque, a décidément et heureusement conquis le haut du pavé. Les femmes jeunes et élégantes le préfèrent décidément à la mante ou bien à la colerette toujours disgracieuse quoique bien commode.

CONFIANCE MERITEE

La confiance que tout le monde a dans l'efficacité du Baume Rhumal est bien justifiée par les nombreuses cures qu'il opère chaque jour. 25c partout.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets. Coupe parfaite. Toujours en stocks les

R. G. - P D - D A

FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
 1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

★ VIN ★

ST-LEHON

◆◆◆

Naturel,
 Tonique,
 Stimulant.

◆◆◆

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE,
 MARTIN
 & CIE,

Seuls agents au Canada.

ST-NICOLAS journal illustré mod garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs, Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ohs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilite, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Medicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

**PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT**

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment obtenir les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts. (Edifice New York) 1^{er} Et. Montréal.
Bureaux: } et Atlantic Bldg. Washington, D. C.

L'APRÈS-MIDI
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7283 MONTREAL
- MARCHAND 843 P.Q.

J.A. DUMAS
Photographe
112 Rue Vitré
Coin St Laurent
MONTREAL.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 6, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$4.00 six mois \$2.50 trois mois \$1.20; un numéro, 30c.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

4441

LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL
DE LA
GRANDE CHARTREUSE
EN VENTE
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.
SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.
SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:
La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)
242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Vêtements pour hommes
Chemises, Cravates, Faux-Cols, Manchettes, Chaussettes, Gants et sous-vêtements. La qualité est toujours la meilleure et les prix les plus bas du commerce.
GENEREUX & Cie,
No 227, rue St-Laurent.

LE CAPITOL
EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

U. PERREault
— RELIEUR —
No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc. et Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Deux pages de textes et quatre pages de gravures chaque semaine.

LA NOUVELLE REVUE
18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT: Un an 6 mois 3 moi
Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 56f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

Fourrures de toutes sortes

Capots, Manteaux, Casques et toutes sortes de vêtements en fourrures. Spécialité de **Capots en Chat Sauvage.** :- :-

35 ans d'expérience

Chapeaux d'Automne

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

85,105

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

...FONDE EN 1826...

LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal... \$4.00 par an
Hors Montréal... 3.00 par an

Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An... \$1.00 :- Six mois... 50c.

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapl-eau, Mgr Lafleche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier
35, RUE ST-JACQUES, MONTREAL.